

au Group X Resistance
modeste Contribution ...

1-11-99

977

Guy KEMLIN

Souvenirs
1939-1945



1939-1945

KEM. SOU

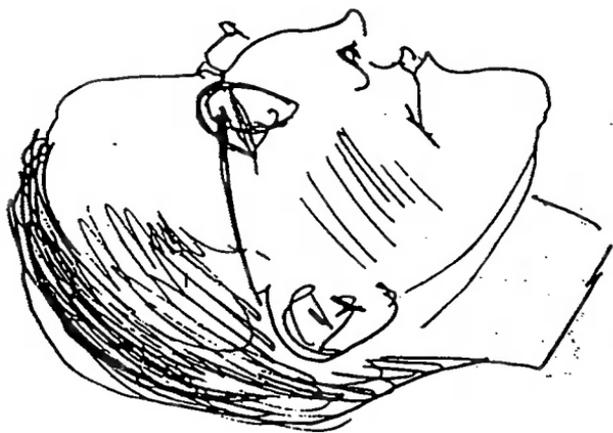
X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU
92190 MEUDON



4010738

43325



Abasa
21.12.1943

Caricature du général de Lattre de Tassigny (à droite) et de Guy Kemlin par le docteur Abasa, médecin des FTGB (Forces Terrestres en Grande-Bretagne) à Londres. Décembre 1943.

200 x

1943

**A nos enfants,
à leurs enfants,
et ainsi de suite...**

"La mémoire est l'espérance du futur."
Jean-Paul II, Journées mondiales de la
jeunesse, 1997.

Dans les circonstances graves de ma vie, j'ai prié.
Et comme je pense m'en rendre compte
maintenant en me retournant sur ce passé, je crois
avoir été exaucé.

Les traditions des deux familles Kemlin et
Guichard étaient imprégnées par le sens de
l'honnêteté, du travail bien fait et du service de la
Patrie.

L'Ecole des Roches me donna une éducation à la
liberté, Sainte-Geneviève m'apprit la rigueur du
travail et sema en profondeur une ouverture sur
la spiritualité.

Me voilà en septembre 1939 sur le seuil d'une
école prestigieuse fondée sous la Révolution,
enracinée dans l'histoire de France et qui m'ouvre
ses portes après deux années de travail pour
lequel je n'ai pas eu à me forcer et un concours
passé dans un manège de l'Ecole militaire à Paris
avec la sciure de bois qui remplissait nos
chaussures et les petits oiseaux qui bombardaient
nos épures.

Les lignes qui suivent sont destinées à mes petits-
enfants. Qu'elles leur portent le reflet des valeurs
que Brigitte et moi souhaitons leur transmettre.

Chapitre 1

Déclaration de guerre et Ecole polytechnique (1939-1942)

Septembre 1939 : je reçois un télégramme du Ministère de la Guerre m'annonçant officiellement mon admission à l'Ecole Polytechnique. La guerre a déjà commencé.

Je viens ce jour-là informer au "bout du monde" mon grand-père qui se trouve avec son frère Georges Guichard. Je suis bien entendu imprégné de l'idée que la France est invincible mais je trouve les deux frères Guichard blancs d'appréhension et me disant " On sait quand une guerre commence, on ne sait jamais comment et quand elle finira."

A l'arrivée à l'X, on nous équipe, on nous donne un bel uniforme avec deux rangs de boutons, un képi et non le bicorne (probablement réservé aux temps de paix), une épée (appelée "tangeante" dans l'argot de l'X), des uniformes d'intérieur, des chaussures cambrées à élastiques, quelques ceintures de flanelle tamponnées de notre numéro matricule.

Dès l'abord, le colonel Fontana réunît la promotion et nous explique : "Il faut cinq ans pour épuiser un pays comme l'Allemagne. Donc ne soyez pas pressés. J'ai obtenu pour les plus jeunes de votre promotion nés après le 1er janvier 1920 qu'ils fassent six mois à l'X avant de partir dans les écoles d'application." Sauf six volontaires, les plus jeunes firent effectivement six mois à l'X jusqu'en mars 1940. A signaler parmi ceux-là Gardent, notre major, Doumenc, fils du général qui avait négocié avec les Russes avant le pacte germano-soviétique et beaucoup d'autres camarades que mes enfants ont rencontrés par la suite.

Nous commençons à avoir des cours de physique, de chimie avec Monsieur Dubrisay, de mathématiques, le cursus normal mais réduit sur six mois. Comme exercice, à "l'école de pièce" du 75 nous apprenons à remplir les quatre ou cinq fonctions de servants de pièce de ce canon qui reste une arme prestigieuse. Nous faisons de l'équitation avec les chevaux de la Garde Républicaine et beaucoup d'escrime. L'escrime éduque les réflexes et donne le *fair-play* que les Anglais trouvent sur les terrains de cricket. Depuis les Roches, j'étais un fervent de la salle d'armes. Doumenc devint mon partenaire et je

crois même avoir gagné une compétition d'épée à ce moment-là.

Avril 1940 : je me retrouve à l'école d'application de Fontainebleau. Les plus *fana-mili*, les plus dynamiques, n'envisageaient pas de sortir autrement que dans les batteries à cheval, ce qu'on appelait "les volants". Mise en batterie, au galop ! Ecoles à feu avec le 75, mais aussi le 120 de Bange de 1870.

10 mai 1940 : fin de ce qu'on appelle "la drôle de guerre" et offensive allemande. Nous suivons dans les journaux des communiqués de plus en plus bizarres. Les Allemands arrivent sur la Somme. Le 11 juin, branle-bas dans notre petit monde : on évacue l'école d'artillerie. Les polytechniciens, la "crème", sont évacués en car, ceux qui sont un peu moins brillants à bicyclette et certains à cheval. Voilà toute l'école d'artillerie qui se dirige vers le sud de la France. Après avoir passé la Loire nous arrivons tout près du village d'Oradour-sur-Glane¹ qui fut par la suite illustré par les massacres que l'on connaît.

1. A Oradour -sur-Glane, la division SS Das Reich perpétra un massacre de la population civile le 10 juin 1944 en représailles contre les attentats de la Résistance.

22 juin : l'armistice, la France est plongée dans le désarroi. Nous sommes dans la campagne, magnifiquement nourris avec des biftecks. Nous avons su par la suite que c'étaient nos chevaux que nous consommions. Ils n'avaient pas supporté le déplacement. Au début nous avons du beurre, puis nous avons vu arriver le saindoux, puis la margarine... Je dois avouer que les membres de notre brigade avaient pris en un mois, deux kilos en moyenne. Bonne nourriture, exercice, feux de camp, dont un des brillants acteurs était notre camarade Serge Asher, devenu plus tard Ravanel, résistant célèbre.

On nous demande, à ce moment-là, ce que nous voulons faire. Les Chantiers de jeunesse étaient ouverts et l'encadrement accessible aux polytechniciens. Je m'inscris dans un chantier de jeunesse croyant suivre mes amis. Quand je constate, trois jours après, que je dois aller dans un autre chantier que celui où ils vont, je refuse. On m'envoie alors au camp d'entraînement de la Courtine, dans la Creuse, comme lieutenant d'artillerie pour encadrer un certain nombre de jeunes. J'y ai rencontré le lieutenant Razy devenu par la suite chef de groupe à l'X ; c'était un polytechnicien avec lequel je me suis très bien

entendu. Nos principales distractions du week-end étaient d'ordre culinaire. On disait de notre commandant, bon vivant lui aussi (surnommé "Ratisse bonnes"), qu'il vivait d'une pomme cuite par jour et le samedi d'une cuite tout court ! De cette époque date une partie de ma culture en chansons militaires, en particulier, "Le grenadier de Flandres".

Fin septembre, début octobre 1940, nous recevons un ordre de mission pour aller à Lyon où l'Ecole polytechnique s'est repliée, à l'Ecole de Santé militaire, avenue Berthelot dans des locaux qui, après 42, ont été occupés par la Gestapo et dont les sous-sols ont été le théâtre d'atrocités inoubliables. Nous arrivons donc fin 40, en uniformes militaires, à l'Ecole polytechnique qui, elle, n'était plus militaire ! Elle dépendait du ministère de l'Industrie. On avait remplacé les Flammes de grenade sur l'uniforme de nos camarades de la promotion 40 par les Palmes académiques...

La défaite n'était pas très apparente à Lyon qui était en zone dite libre, une frontière coupait la France en deux : la zone occupée au nord et la zone libre dont la capitale était Vichy. Bien entendu personne n'était pro-allemand, tout le

monde était antinazi mais il faut reconnaître que le régime de Vichy était légitimé par la présence du Maréchal Pétain qui essayait de "sauver les meubles" et en particulier les prisonniers - il y avait plus d'un million de prisonniers otages en Allemagne. Mon père, François Kemlin, était parmi eux car en 40 il avait repris le commandement d'un bataillon d'infanterie et avait été fait prisonnier dans les Vosges. Il fut rapatrié en 41 comme ancien combattant de la guerre de 14-18. Un jour il m'a confié qu'il avait fait moins de mal aux Allemands avec tout son bataillon pendant cette guerre-ci qu'à lui tout seul pendant la Grande Guerre !

Donc nous replongeons dans les mathématiques et la physique. Dès 1941, les lois racistes du gouvernement de Vichy ont touché l'Ecole où nos camarades israélites étaient considérés comme "bis", non classés. Mon ami Gilbert Bloch, fils unique, qui habitait avec sa mère au 102, avenue Kléber sur le même palier que nous, fut tué par la suite dans un maquis de la Montagne noire constitué par des éclaireurs israélites. Je travaille bien la première année, mais malgré un bon classement, je me sentais "devenir chèvre". Qu'est-ce que je faisais dans une école alors que le monde entier vibrait : attaque contre la Russie

en juin 41, tout bouillonnait... C'est à ce moment que je décide de sortir dans l'armée d'armistice et, retrouvant la flamme de mes ancêtres, dans la cavalerie. En juin 42, nous sommes cinq de ma promotion dans ce cas. Je crois que mes enfants les ont tous connus: Georges d'Argenlieu, François Bied-Charreton, Paul Eymard-Duvernay, Charles d'Erceville et moi-même. De la promotion 40 qui nous avait rejoints et dont les études étaient communes avec les nôtres, sortaient trois cavaliers : Michel Lemaignan, François Vautrin et Claude Cheysson, futur ministre des Affaires étrangères de la V^e République. Nous voilà tous les huit à Tarbes fin juillet, avec un mois d'avance, afin de pouvoir rattraper les saint-cyriens , fins cavaliers. On nous a mis à cheval, nous avons fait des services en campagne.

En août 42 arrivent les saint-cyriens, des types merveilleux de patriotisme. L'exemple typique c'est Hyacinthe de Quatrebarbes qui a fini général. Il y avait aussi un d'Humières, enfin des noms assez connus. Notre instructeur était le lieutenant Audemard d'Alançon, dont la famille était honorablement connue dans la région de Vichy. Pour un cavalier, le cheval est l'élément essentiel de la formation dans l'exercice et au

combat. L'entraînement était passionnant mais inadapté à la guerre qui nous attendait. En 40, on avait vu, en Pologne, les dernières charges de cavalerie tomber sous le feu des blindés.

Quel était notre état d'esprit ? A cette époque, le patriotisme faisait corps avec l'enseignement de l'X dont la devise reste "Pour la patrie, les sciences et la gloire." J'étais militaire et pour moi, il n'était pas question de ne pas reprendre un jour les armes contre l'Allemagne. Evidemment notre instruction était faite avec des automitrailleuses en contreplaqué, nous n'avions aucune idée du matériel que nous aurions à servir au cas où nous participerions à des opérations militaires, mais enfin nous avions fait quelques progrès : c'était un mélange de guerre de cavalerie traditionnelle mais adaptée à la guerre motorisée.

Novembre 42 : débarquement en Afrique du Nord et huit jours après, invasion de la zone libre par l'armée allemande. A ce moment, nouvelle effervescence et discussions à l'école de cavalerie : faut-il faire un baroud d'honneur contre les Allemands ou faut-il se laisser démobiliser ? Nos chefs sont divisés, ce dont j'ai eu confirmation plus tard. Il n'y a rien à faire sans

matériel contre des troupes allemandes aguerries.
Nous sommes donc démobilisés et mis en congé
d'armée d'armistice : nous gardons notre solde et
sommes libres de nos mouvements.

1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930
1931
1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949
1950
1951
1952
1953
1954
1955
1956
1957
1958
1959
1960
1961
1962
1963
1964
1965
1966
1967
1968
1969
1970
1971
1972
1973
1974
1975
1976
1977
1978
1979
1980
1981
1982
1983
1984
1985
1986
1987
1988
1989
1990
1991
1992
1993
1994
1995
1996
1997
1998
1999
2000
2001
2002
2003
2004
2005
2006
2007
2008
2009
2010
2011
2012
2013
2014
2015
2016
2017
2018
2019
2020
2021
2022
2023
2024
2025

Chapitre 2

De juin 1940 à l'invasion de la Russie.

Le choix de la France Libre

Que faire ? Je rentre à Saint-Etienne et je m'en ouvre à mon père libéré depuis 41. Il me dit : "Pour t'occuper, va voir aux aciéries de Firminy mon ami Monsieur Dumuis et son adjoint Monsieur Engrand." Je tombe sur des gens fort sympathiques qui m'embauchent comme ingénieur-stagiaire à Saint-Chély-d'Apcher au fin fond de la Lozère. J'y vois l'occasion de faire un stage à la base dans l'industrie. Me voilà donc à Saint-Chély-d'Apcher à fabriquer des tôles au silicium pour transformateurs. La spécialité de l'hôtel où je logeais était les grenouilles ! Mais au bout de deux ou trois mois je commençais à tourner en rond. Ce n'était pas là que j'aurais l'occasion de reprendre du service.

Je reviens donc à Saint-Etienne, m'inscris à l'Ecole des Mines où je suis admis avec les deuxième et troisième année des promotions normales. C'aurait été une période enchantée s'il n'y avait pas eu la guerre : de bons amis, des professeurs presque de notre âge - certains

d'entre eux polytechniciens de deux ou trois promotions avant la nôtre - initiation à la géologie, à l'exploitation minière, descente dans les mines et beaucoup, beaucoup d'escrime pour se détendre. Je cherche toujours à reprendre du service. Les différents réseaux de résistance paraissaient profondément divisés. Il y avait une résistance communiste - les FTP - depuis 1941 et des organismes militaires mais tous très opposés. allant même jusqu'à se dénoncer mutuellement ! Un certain nombre de gens voulant passer de l'autre côté atterrissaient directement entre les mains de la Gestapo !

J'ai alors l'occasion de faire un voyage à Paris, la France n'étant plus divisée en zone occupée et en zone dite libre. J'y reprends contact avec deux camarades de promotion : Georges d'Argenlieu et Henri Lerognon. Georges était le neveu de l'Amiral Thierry d'Argenlieu de qui on ne parlait pas beaucoup en France à cette époque et qui était un des bras droits du général de Gaulle. L'amiral eut par la suite des responsabilités en Indochine où je pense qu'il a fait des erreurs. Georges et Henri, engagés dans le réseau OCM (Organisation Civile et Militaire) ont une filière chargée de faire passer en Espagne les aviateurs abattus en France. A la guerre, le pilote d'avion

est extrêmement précieux. Sa formation est longue, son rôle essentiel. Récupérer les pilotes des avions abattus est donc une opération prioritaire. Pendant la bataille d'Angleterre, un des atouts des Anglais sur les Allemands fut de pouvoir récupérer leurs pilotes. Une réunion de cette filière devait avoir lieu les jours suivants chez un Monsieur Gas. En rentrant à Saint-Etienne, je passe par Nevers et rencontre Guy Brassaud, un camarade de promotion à qui je propose de m'accompagner : "D'accord, je pars avec toi". Arrivé à Saint-Etienne, je me crois obligé de dire à mon frère Geo que j'ai une possibilité de passer en Angleterre. Geo, qui n'était pas militaire, me dit qu'il ne voyait pas à quoi il pourrait être utile de l'autre coté et que de toute façon, cela méritait réflexion...

Nous sommes à la fin du mois de juillet 43 et deux événements ont lieu dans la famille à ce moment-là. Le premier c'est le mariage d'Odette Guichard avec Jacques Normand auquel assistent les trois frères Kemlin. Mon frère Robert, qui avait été envoyé en Allemagne par le Casino pour encadrer une cinquantaine de jeunes du Casino réquisitionnés par le STO, avait obtenu une permission exceptionnelle grâce aux bonnes relations de mon oncle Jean Guichard de

Toulouse avec Von Brandenstein, un officier supérieur de la Wehrmacht, homme fort distingué et antinazi que j'ai revu après la guerre. Après le mariage d'Odette, les trois Kemlin se réunirent à Châtel. Nous nous trouvions vers dix-huit heures près du petit pont à côté de la maison. Quelle n'a pas été notre surprise de voir des buissons qui se déplaçaient au fond du parc. C'était une section d'Allemands camouflés qui manœuvraient dans le parc de Châtel avec le thème classique de la prise du château. Cette section était commandée par un lieutenant qui boitait fort et devait donc rentrer du front de Russie. Elle était formée de jeunes Allemands de dix-sept, dix-huit ans. En voyant cela, je dis tout bas à mon frère Robert "Je ne compte pas rester en France, je vais passer en Angleterre."

Le deuxième événement est la maladie de Marie-Louise Martouret, ma cousine, qui était mourante d'une septicémie et dont la guérison presque subite reste encore inexplicable sauf intervention de Marthe Robin, fondatrice des Foyers de Charité que connaissait Colette Martouret, la

Grade le plus élevé pour les sous-officiers en Allemagne, équivalent au grade d'adjudant.

mère de Marie-Claire. Cinquante ans plus tard, ces instants restent dans ma mémoire comme un tournant de ma vie. J'allais prendre de graves décisions.

M'en étant ouvert au colonel de Villepin, commandant en second de l'Ecole de cavalerie, j'avais reçu la réponse suivante : "La guerre est pratiquement jouée maintenant. N'oubliez pas que les fins de guerre ne sont jamais brillantes et sont toujours le théâtre d'excès. Peut-être vaudrait-il mieux que tout cela se fasse sans que vous preniez de risque."

Cela ne m'empêche pas de remonter à Paris pour me rendre chez ce Monsieur Gas arrêté six ou sept mois après et mort en déportation. Une quinzaine de personnes assiste à cette réunion où nous sommes informés qu'il y a un convoi habituel passant par l'Espagne mais qu'exceptionnellement ils sont prévenus par un message rédigé en termes de marché noir, qu'il y a deux places sur un petit bateau allant directement de Bretagne en Angleterre. "C'est beaucoup plus risqué - nous disent-ils - mais beaucoup plus rapide". Un regard vers mon camarade Brassaud et nous levons la main en même temps qu'un troisième qui s'appelait

Desserteau et qui allait faire plus tard une carrière de pilote à Air France. Monsieur Gas dit "Deux ou trois sur un bateau, ça passe. Rendez-vous le quatre août sur le quai de Brest près de la locomotive. Un homme agitera *L'Ouest-Eclair* (le journal breton de l'époque)". Ceci nous laissait sept ou huit jours de répit.

Je retourne à Saint-Etienne pour dire au revoir à mon père. Il était à Toulouse chez l'oncle Jean Guichard. Je téléphone donc à Toulouse ; mon père "comprend" et en parle à l'oncle Jean. Ce dernier appelle tout de suite ma mère et lui dit "Guy va faire une bêtise, il faut à tout prix l'en empêcher". S'ensuit une grande scène avec ma mère qui me dit : "Tu trahis le Maréchal". Je lui réponds que le Maréchal n'est pas aussi libre qu'elle le croit et qu'il n'est pas aussi jeune qu'il le paraît. Ma mère se résigne et me dit : "Je ne te demande qu'une chose, c'est de garder toujours sur toi cette image de la médaille miraculeuse." J'ai tenu cette promesse.

Voilà donc les trois Kemlin partis vers leur destin : moi en direction de l'Angleterre, Bobby reparti sur son chantier de travaux publics en Autriche et Geo en France s'occupant des Compagnons de France, sous la houlette du

colonel de Tournemire et de Pierre de Chevigny. Pierre et Hubert de Chevigny (mort pour la France en 1944) étaient des anciens des Roches ; quant à Monsieur Garrone, directeur des Roches, il avait été pendant trois ou quatre semaines chargé à Vichy du problème des jeunes et avait certainement beaucoup contribué à la fondation des Compagnons de France par le colonel de Tournemire.

L'embarquement

Je repars pour Paris en prenant Brassaud à Nevers au passage. A Paris nous allons tout naturellement à l'Ecole polytechnique où nous connaissons l'adjudant chargé de l'administration qui nous fournit sans difficulté un ordre de mission pour aller inspecter une usine quelconque à Brest. Nous voilà donc, avec Desserteau, dans un train de nuit, en wagons-lits très confortables. A Brest, nous trouvons l'homme agitant *l'Ouest-Eclair* au pied de la locomotive qui nous emmène à Lambezelec. Nous y sommes hébergés chez un réfugié, Monsieur Lacroix. Nous prenons contact avec la personne responsable de la filière qui s'appelle Suzanne Chevillard, fille du Docteur Chevillard de Brest. A la Libération, elle et son père sont

morts dans l'explosion d'un bunker de Brest où se trouvaient un hôpital et une unité allemande. Il semble que les membres de l'unité allemande se soient battus entre eux, ceux qui voulaient se rendre contre ceux qui voulaient se battre, et que le bunker ait sauté avec une bonne partie du corps médical de Brest.

Mademoiselle Chevillard nous dit qu'elle a deux places et nous propose de les tirer au sort. Nous tirons à la courte paille et - horreur ! - j'ai la plus courte. "Appliquons la règle" dit-elle. "D'accord, mais j'accompagne mes camarades jusqu'au bateau." Je peux passer inaperçu car je porte un chandail bleu qui me fait ressembler à un pêcheur breton à condition de ne pas regarder la paume de mes mains...

Après quarante huit heures, nous prenons le ferry qui traverse la rade de Brest, puis le petit train qui nous amène à Crozon-Morgat où nous sommes accueillis par les jeunes Bretons qui étaient à l'origine de cette entreprise. Je suis logé dans la grande rue de Crozon chez une famille adorable qui met à ma disposition le plus beau lit de la maison. Réveillé à quatre heures du matin, on me donne un vrai café, sacrifice important pour cette famille qui n'avait pas l'air de vivre

dans l'opulence. Et nous voilà partis en groupes de six ou sept, à quarante mètres les uns des autres, dans le noir, avec tous les chiens du pays aboyant - on nous avait prévenus qu'on faisait aboyer les chiens tous les matins à cette heure-là depuis un mois afin que les Allemands ne s'inquiètent pas. Nous avançons donc à la queue-leu-leu à une cinquantaine de mètres de la route, sur la gauche. Je suis incapable de dire pendant combien de temps car nous étions tout à ce que nous faisons, mettant un pas devant l'autre, attentifs à ne pas trébucher, à garder le contact avec celui qui nous précédait. A un moment, le jeune qui me précède me dit : "Nous n'avons pas le temps de nous arrêter mais nous passons près d'un dolmen important". C'est le dolmen de Rostudel. Nous arrivons vers six heures, le ciel commence à s'éclairer, nous descendons une paroi assez abrupte, mettant soigneusement le pied à l'endroit où celui qui précède a encore la main. Nous atteignons une petite crique faisant face à l'est. Nous avons le soleil face à nous. Nous voilà tous, les trois parisiens et une quinzaine de jeunes Bretons, sur un petit promontoire où le bateau doit venir nous prendre. Dix minutes plus tard nous entendons "teuf, teuf, teuf" et nous apercevons la pointe avant d'un petit bateau qui entre dans la crique et s'approche

de l'embarcadère. Bien entendu, je saute avec mes camarades. C'était beaucoup plus simple que de revenir en arrière et personne ne nous comptait... Et nous voilà tous à fond de cale.

Ce bateau, "la Rose défeuillée" était un sardinier de Morgat dont le patron, Monsieur Ménesguen, avait l'autorisation de pêcher pour ravitailler le pays et probablement les Allemands de Morgat. Fouillé à fond tous les matins, il ne pouvait pas emporter de vivres. Il arrivait près de la crique, pêchant comme d'habitude, contournait un petit promontoire et pendant vingt à trente secondes disparaissait de la vue des observatoires allemands de Ménez-Hom. C'est pendant ces quelques secondes que nous avons plongé dans la cale, les pieds en avant, ou pour certains la tête la première. Puis le bateau continuait, l'air aussi "honnête" qu'avant et restait dans cette partie qui est entre le Ménez-Hom et le Cap de la Chèvre. Je me souviens d'avoir vu, au moment de l'embarquement, sur un cap à cinq cents mètres dominant la mer, la présence d'un homme. C'était le propriétaire du bateau qui venait vérifier si tout se passait bien. L'autorisation de pêche donnée par les Allemands était de trente-six heures, ce qui empêchait le bateau d'aller loin ; il fallait donc obtenir le **consentement** du

propriétaire du bateau, du capitaine Ménesguen et de ses deux marins, pour quitter définitivement la France. En fait, chacun d'entre nous avait laissé un peu d'argent destiné à Mme Ménesguen qui ne savait pas pour combien de mois ou d'années son mari la quittait.

Quand un bateau partait, au bout de vingt-quatre heures tout le pays le savait et au bout de quarante-huit heures les Allemands aussi ; mais trente-six heures plus tard nous, nous étions en Angleterre. J'ai su par la suite que la Gestapo était venue avec le maire de Morgat interroger Mme Ménesguen laquelle, bien entendu, était en larmes et disait : "Je ne sais pas ce qu'est devenu mon mari. Il m'a abandonnée. Je suis une pauvre femme." Et le maire de Morgat lui disait en breton : "Tu ne pleures pas assez. Il faut pleurer un peu plus." Il est certain que les Allemands ne mettaient pas de zèle à informer leurs supérieurs qu'un bateau était parti car ils avaient peur de sanctions, comme l'envoi sur le front russe. Cela a pu jouer en notre faveur. Vingt-quatre heures après, un autre bateau a réussi à quitter Morgat avec sept ou huit personnes à bord qui nous ont rejoints en Angleterre. Puis encore un autre deux jours après. Mais ce dernier départ a été

dramatique - peut-être y avait-il un agent allemand à bord...³

Notre petit bateau de pêche a l'air bien inoffensif, il pêche vraiment et sort des maquereaux au bout de ses lignes ! Nous sommes à fond de cale. Certains jeunes Bretons ont le mal de mer. Par chance, ce n'est pas mon cas ni celui du capitaine Ménesguen. Vers onze heures du matin, le capitaine nous alerte : "Attention, silence!" En effet, deux patrouilleurs allemands arrivent et commencent à tourner autour de notre bateau. Mais nous avons l'air si honnêtes. L'équipage sort des maquereaux frétilants... Les patrouilleurs repartent. Puis, progressivement, le bateau s'éloigne vers l'île d'Ouessant. Nous sommes loin des côtes, nous sommes remontés sur le pont et je mange deux ou trois maquereaux grillés qui resteront les meilleurs de mon existence.

Vers dix-huit heures, le patron lance : "Tout le monde en bas!" Dix secondes plus tard passent à dix mètres de nous deux avions de

³ Tous ces départs de Bretagne ont fait l'objet d'une étude importante intitulée *Les évadés de la Mer d'Iroise* dont l'auteur est René Pichavant et dont un chapitre relate notre équipée (tome 2, page 317).

reconnaissance allemands, des *Arados* qui doivent rentrer d'une patrouille au large de Brest. Nous ressortons quelques minutes plus tard, le soleil se couche, le patron conduit le bateau au large d'Ouessant. J'installe mon imperméable sous le beaupré, dormant par moments, à d'autres regardant les étoiles du ciel... C'est là une croisière merveilleuse. La mer fraîchit. Le patron explique : "Je crois que nous allons trop à l'ouest, je mets cap à l'est sinon nous risquons d'arriver en Irlande."

Vers sept heures du matin nous apercevons un chalutier belge. Nous nous hélons d'un bord à l'autre : "Vous êtes dans les eaux anglaises. Nous allons signaler votre arrivée". Ce sont des Belges qui depuis 1940 sont passés en Angleterre et pêchent pour les Anglais. Ils envoient deux ou trois boules de pain et une cartouche de cigarettes dans la voile. Nous continuons notre chemin, apercevons les côtes de l'Angleterre et abordons vers onze heures du matin. Le port de Newlyn est le dernier petit port de la côte sud de l'Angleterre, à l'extrême pointe de la Cornouailles. Nous entrons à marée basse, les quais à dix mètres au-dessus de nos têtes. Pas un bruit sauf un homme en *battledress* au bout d'une jetée qui nous dit "Hello" dans le plus pur

français. Nous descendons du bateau et montons à la queue-leu-leu vers la jetée en nous disant qu'il n'y a pas grand monde pour nous accueillir, puis abordant une rue qui monte vers le village, nous voyons en travers de la rue une corde tendue et derrière, une centaine de personnes criant des vivats et des bravos. Notre réflexe est d'aller vers eux mais très vite, nous comprenons que nous sommes au secret. La foule qui est là est composée des familles des pêcheurs d'Ouessant qui en 1940 sont passés en Angleterre. Ils sont, bien entendu, contents de nous voir arriver mais... nous sommes au secret.

Au secret

On nous emmène au sous-sol de la mairie de Newlyn. On nous déshabille intégralement. Je confie ma montre, mon stylo et mes papiers. On nous prête des vêtements provisoires et on nous sert une copieuse collation que nous apprécions car nous avons très peu mangé depuis vingt-quatre heures. Nos assiettes débordent de *corned beef* de deux centimètres d'épaisseur sur lequel nous nous jetons. Nous sympathisons avec trois ou quatre gardiens, d'âge canonique, qui devaient faire partie de la Home Guard. La langue du pays, le *Cornish*, voisin du breton nous permet de

communiquer. Nous passons une soirée inoubliable pendant laquelle ces quatre types nous chantent des choeurs *cornish* et bretons. Le lendemain, au réveil, on nous remet nos papiers et nos vêtements. J'ai toujours mon fameux chandail bleu.

Un car nous transporte à la gare de Penzance, l'équivalent de Brest, terminus du chemin de fer. Au-delà, le cap s'appelle *Land's End*, traduction de Finistère. Le train démarre. A la première gare, j'essaie de négocier un journal mais à la porte une sentinelle nous arrête. Nous sommes bien "au secret". Après le train, un car et nous arrivons à Patriotic School, centre de filtrage de tous les étrangers arrivant en Angleterre. C'était une école de jeunes filles, l'équivalent de l'Ecole de la Légion d'honneur, qui s'occupait des jeunes filles dont les parents étaient morts au service de l'Angleterre. Un grand bâtiment avec une splendide piscine - vu la saison nous en avons profité largement. Nous couchions dans un dortoir. Nous étions réveillés en musique. Je me souviens encore de l'air. Nous étions bien nourris. Ce fut un moment béni au milieu de la guerre.

On y rencontrait des gens extraordinaires. Je me souviens d'un lieutenant tchèque, Hora , qui me disait que dans son horoscope il avait appris qu'il retournerait dans son pays dans deux ans. Quinze ou vingt ans plus tard j'ai rencontré Hora dans un avion et il m'a confirmé ce fait. Il avait eu la moitié d'une main emportée par une grenade. Le lieutenant Hora avait de grandes capacités physiques, il pouvait faire l'aller et le retour de la piscine en nageant sous l'eau alors que moi j'arrivais à peine à faire les trois quarts.

A l'entrée de Patriotic School, dans un petit cagibi il y avait un large pupitre en bois sur lequel j'avais écrit au crayon nom mon et la date d'arrivée. Huit jours plus tard un ami de Saint-Etienne, Jimmy Pelissier, qui arrivait par l'Espagne a vu mon nom. Jimmy Pelissier était le fils du principal médecin accoucheur de Saint-Etienne, celui qui nous a mis au monde Geo et moi. Il a fait une carrière d'aviateur à Air France après avoir été pilote de bombardier sur *boston*. Il a épousé par la suite Annie Mermier, une amie de mes cousines Jacqueline et Odette que j'avais fait danser souvent dans les années d'avant-guerre. Teddy, le frère de Jimmy était lui aussi passé en Afrique du Nord par l'Espagne et fut

blessé gravement en Normandie dans les premiers combats de la 2^e DB.

Dans ce lieu idyllique, nous devions répondre à un interrogatoire. Les Belges étaient interrogés par des Belges, les Hollandais par des Hollandais, mais les Français étaient les seuls à ne pas être interrogés par un compatriote ; les Français étaient divisés en pétainistes, gaullistes, etc. et les Anglais voulaient absolument respecter la liberté des gens qui arrivaient. Au bout de trois jours, les jeunes Bretons qui avaient l'air "franc comme l'or" ont été libérés et se sont engagés dans les Forces Françaises Libres. Mes deux camarades et moi devions avoir l'air un peu plus retors et nous avons été retenus sept à huit jours. Je me souviens avoir été interrogé par un officier anglais fort distingué (du "Service de l'Intelligence") qui parlait français aussi bien que moi. Il me demande si je connais M. Mario Guichard. Je réponds que c'est mon parrain et le frère de ma mère. Cela a dû lui inspirer confiance : au bout de huit jours nous sommes libérés et nous voilà sur le pavé de Londres.

Le régime de Vichy

Je voudrais revenir sur ce qu'on a appelé le régime de Vichy, dans lequel d'ailleurs il faut distinguer plusieurs périodes. En 1940 la France était écrasée et l'unanimité s'est faite derrière le maréchal Pétain. Le général de Gaulle dont l'intuition était prophétique était pratiquement tout seul, avec peut-être quinze ou vingt personnes, à Londres. C'est peut-être ce qui rend son épopée si remarquable. Mais la France était administrée par le régime de Vichy et un million cinq cent mille prisonniers étaient otages en Allemagne. Il fallait donc "naviguer". Je crois qu'on ne peut comprendre cette période que si on lit la lettre du colonel de La Rocque au général de Gaulle, après la Libération, au moment du procès du maréchal Pétain⁴. C'est un morceau d'anthologie que doivent lire tous ceux qui parlent de cette période. Mon père connaissait très bien le colonel de La Rocque qui avait été arrêté par la Gestapo et déporté en mars 43. Le colonel de La Rocque était en rapport avec les

4. J. Nobécourt *Le colonel de La Rocque 1885-1946 ou les pièges du nationalisme chrétien*, Paris, Fayard, 1996 , pp 945-947.

Anglais mais n'avait pas voulu s'affilier au réseau gaulliste. Cette décision ne lui fut pas pardonnée à la Libération, puisqu'il fut interné sur l'ordre de l'entourage du général de Gaulle à son retour de déportation. On voit bien les divisions profondes de la France, dont les Anglais et les Américains étaient très conscients.

Quand on parle de Vichy, j'insiste sur le fait qu'il ne faut jamais oublier les prisonniers français otages en Allemagne, ni la flotte française à Toulon. Le gouvernement avait pris l'engagement solennel vis-à-vis des Anglais de ne jamais laisser la flotte française tomber aux mains des Allemands. Les Anglais n'ont pas cru à cet engagement puisqu'ils ont détruit une partie de la flotte française à Mers el-Kébir. Je crois qu'au fond, pour la Marine française, l'ennemi héréditaire était l'Angleterre et l'épisode de Mers el-Kébir n'a rien arrangé. La Marine française était divisée : d'un côté à Londres l'amiral Muselier traînant quelques "casseroles" comme des affaires de drogue ; de l'autre, l'amiral Darlan⁵, proche collaborateur du maréchal Pétain

5. W. S. Churchill *Mémoires sur la Deuxième guerre mondiale*, vol. IV, Le tournant du destin, t. 2, Paris, Plon 1951, pp 245-246.

assassiné très probablement avec le consentement du général de Gaulle. C'est terrible de rendre la justice sur cette période.

Enfin, à ce moment l'Angleterre était consciente que l'Allemagne avait des armes terribles, les V1 et les V2 - les V2 étaient des fusées qui portaient à 600 kilomètres utilisées lors du deuxième Blitz⁶. Il y a eu un premier Blitz en 40 qui a démoli des villes anglaises et un deuxième Blitz en 44. Moi j'étais en Angleterre juste entre les deux, je n'ai donc pas vu de bombardement à Londres. De plus, on savait qu'un jour il y aurait la bombe atomique. En novembre 1939 sur le tableau noir de l'X. Monsieur Leprince-Ringuet nous avait écrit la formule de désintégration de l'uranium en nous disant "Ceci est top-secret mais c'est ainsi que l'on fera la bombe atomique." Trois ans plus tard, les Anglais ne pouvaient pas ne pas se dire : "Si les Allemands fabriquent la bombe les premiers, que deviendra le monde ?" Et il est possible que des Allemands l'aient dit à certains Français, par exemple à quelqu'un comme Pierre Laval. Les ingénieurs qui ont fabriqué cette bombe sont des ingénieurs allemands qui avaient fui le nazisme. En

⁶ Bombardement aérien.

Allemagne, en France, aux Etat-Unis, les travaux étaient très avancés. L'issue de la guerre n'a jamais été acquise, jusqu'au bout il y a eu ce doute ; à Londres on en parlait de façon très feutrée. L'incertitude demeurait sur la victoire finale malgré nos convictions.

Premier tournant : 1940, les Allemands ne peuvent pas débarquer en Angleterre. Jamais le sort du monde n'a dépendu de si peu de gens. Il s'agissait de cinq cents aviateurs de la RAF, dont certains étaient français.

Deuxième tournant : juin 1941, l'attaque de la Russie par les Allemands, parce qu'on sait que la Russie peut battre en retraite pendant quatre mille kilomètres et que l'hiver russe arrive pour tout geler.

Troisième tournant : Pearl Harbour a été le grand tournant, le déclencheur de l'engagement des Américains dans la guerre en décembre 1941. L'entrée en guerre de l'Amérique servie par sa puissance économique et son éloignement des autres belligérants, à l'abri des bombardements. Le Japon était tout de même aux portes des Indes et de l'Australie.

Et puis, surtout, le fait que la bombe atomique
était entre les mains des Américains et non pas
des Allemands. *Deo gratias.*

Chapitre 3

De Londres à Mostaganem

Premières impressions

Donc nous sommes "libérés", Guy Brassaud et moi. A la sortie de Patriotic School, on nous donne l'adresse du bureau d'engagement des Français Libres à Dolphin Square, dans des bureaux dirigés par le général Monclar, un ancien de la Légion Etrangère qui a une réputation de militaire courageux. Nous souscrivons notre engagement. Nous voilà *Free French*. Nous n'avons pas l'idée de partir en Ecosse, ce qui était la chose à faire mais nous ne l'avons su que plus tard. A ce moment, le général de Gaulle n'était plus à Londres mais déjà à Alger et Londres était entre les deux Blitz - ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu quelques alertes. Que faire à Londres ? Nous allons au cinéma voir *For Whom the Bell Tolls* avec Ingrid Bergman et *The Four Feathers*. Nous déjeunons dans les Lion's car nous avons un peu d'argent, le pécule que l'on nous a donné et qui comprend une prime d'engagement en plus du remboursement des frais que nous avons engagés pour aller à Brest en train.

Je me souviens de deux anecdotes à propos de l'Angleterre en guerre : un jour, déjeunant au Lion's Corner, un grand Lion's *self-service* contenant deux à trois cents personnes, en passant devant la corbeille à pains, nous prenons chacun deux petits pains et nous sentons alors que quelque chose d'anormal se passe dans la salle. Un grand silence se fait. Je murmure à Brassaud : "Nous devons avoir fait une c...(bêtise) car tout le monde nous regarde." Un Anglais se lève, s'approche de nous et nous dit gentiment : "Je vois que vous êtes étrangers. En Angleterre nous n'avons pas de rationnement mais il a été décidé que chacun ne prend qu'un petit pain dans la corbeille." Bien entendu nous avons rendu le deuxième petit pain.

Lors d'un autre déjeuner au centre d'accueil des *Free French*, nous essayons d'expliquer aux Français de Londres que les Français de France sont parfois gênés d'entendre des gens bien assis dans leur fauteuil devant un micro leur faire la leçon. A notre table, Jean Oberlé nous propose alors de participer à l'émission de Jean Marin sur la BBC *Les Français parlent aux Français*. Nous l'avons rencontré pour préparer notre émission dont le thème était : "des polytechniciens arrivés récemment en Angleterre parlent à leurs

camarades de France"⁷. Cette émission a été entendue par Mademoiselle de Moëgen, la secrétaire de mon père. Sur la question de Jean Marin qui terminait cette émission : "Avez-vous quelque chose à dire à vos familles ?" J'avais répondu "J'espère que mes parents en écoutant cette émission, comprendront que Louis Maurice est bien arrivé en Angleterre", Louis Maurice étant mes deuxième et troisième prénoms. Mademoiselle de Moëgen le savait car c'était elle qui m'avait procuré mes faux-papiers. En effet, de retour de captivité, mon père n'avait qu'une idée, aider ses camarades restés en Allemagne. Pour cela il avait transformé un de ses services en officine pour fabriquer et envoyer de faux papiers par le moyen de raquettes de ping-pong à manche creux, boîtes de conserve à double-fond et autres chocolats fourrés aux faux papiers. Son bras droit dans cette entreprise était sa secrétaire.

Au bout de quinze jours, nous rejoignons Camberley, camp d'entraînement de l'armée anglaise où étaient regroupés tous les Français Libres avant d'aller rejoindre les différents corps de troupes, suivant leur choix. A signaler au mess une table présidée tous les jours par Guy de

7. Voir texte en annexe.

Rothschild arrivé récemment d'Amérique dans un bateau qui avait été torpillé ; il avait passé quelques heures dans l'eau froide et salée⁸.

S'était posée la question de l'arme que je devais choisir. J'avais passé trois mois à Fontainebleau, j'étais plus artilleur que cavalier. Le débarquement était proche et comme Brassaud était artilleur, pour rester avec lui, j'ai demandé à être reversé dans l'artillerie coloniale. L'artillerie coloniale, comme son nom l'indique, comportait des artilleurs devant servir aux Colonies. J'aurai l'occasion d'en parler par la suite car elle a été mon arme jusqu'à ce que je quitte l'armée. Nous sommes de ce jour nommés tous les deux instructeurs des cadets d'artillerie, c'est-à-dire des futurs officiers de la France Libre destinés à l'artillerie. Il y avait une trentaine ou une quarantaine de jeunes Français, certains venant de Nouvelle-Calédonie, d'autres du Mexique et d'un peu partout, jeunes Français pleins d'allant et engagés dans l'armée française. Nous constituons des batteries avec les garçons que nous instruisons, le matériel étant anglais, donc totalement différent du matériel français que nous avons connu. Par exemple, nous servons du

8. Souvenir raconté dans son livre *Contre bonne fortune...*

twenty-five pounds alors qu'en France on donne le calibre en millimètres. Nous travaillons, bien entendu, en miles. Rien de tel que d'être nommé instructeur quand on ne connaît pas quelque chose. Cela vous force à l'apprendre même si quelques erreurs surviennent. Je me souviens par exemple que pendant l'une de nos écoles à feu, sous la pluie, des erreurs ayant été faites par un pointeur, quelques coups sont tombés derrière l'observatoire (cela n'est pas normal dans l'artillerie !). Autre anecdote : vers seize heures, au milieu des écoles à feu, petit bruit de moteur et nous voyons arriver, pétaradant, une vieille "guimbarde" conduite par deux ou trois Anglaises d'âge canonique, en uniforme, qui nous apportaient la *cup of tea* nationale ! Voir l'Angleterre en guerre était quelque chose d'impressionnant. Depuis les gens qui, à Londres, faisaient deux kilomètres pour nous ramener, quand nous étions perdus dans le smog, à l'endroit où nous étions hébergés, jusqu'à ces Anglaises qui servaient leur pays avec toute leur foi. On comprenait que l'Angleterre ne pouvait être vaincue.

Le général de Lattre

Après deux ou trois semaines de ce métier sympathique, je reçois un soir, vers dix-sept heures, une convocation pour me présenter d'urgence chez le colonel qui commandait le camp de Camberley. Un peu interloqué, je me rends à la convocation et le colonel me dit : "Il faut que vous soyez demain à huit heures du matin à Carlton Gardens pour vous présenter au général Mathenet". Carlton Gardens avait été le quartier général du général de Gaulle qui n'était pas à Londres à ce moment mais à Alger, et le général Mathenet commandait les *Free French* en Angleterre. Je demande au colonel s'il peut me dire pourquoi je suis convoqué et il me répond qu'il n'a pas le droit de me le dire. Je prends le train et à huit heures le lendemain, je donne mon nom à l'ordonnance et je suis immédiatement introduit dans le bureau du général Mathenet, que je ne connaissais pas. Je me présente et il me dit : "Le général de Lattre est arrivé ce matin à Londres et vous lui êtes affecté comme officier d'ordonnance." Je me mets au garde-à-vous et demande où se trouve le général de Lattre. "Dans la pièce voisine."

Et, je vois arriver, hirsute, un béret sur la tête, le pantalon en accordéon, une veste de clochard, le général de Lattre. Il s'était embarqué, dans la nuit, d'un terrain près de Mâcon, à bord d'un avion bimoteur Hudson et venait d'arriver à Londres. Je me mets au garde-à-vous :

"A vos ordres, mon général, où allons-nous ?

- A l'hôtel Ritz".

Nous prenons un taxi qui, bien entendu, arrivait par la droite alors que le général regardait vers la gauche. Je le prends par l'épaule et le tire en arrière. Il s'exclame "Tu m'as sauvé la vie !" Ce n'était pas tout à fait vrai.

Dans le taxi je lui dis :

"Mon général, une seule question : pourquoi m'avez-vous pris comme officier d'ordonnance ?

- C'est bien simple, j'ai vu le nom de Kemlin, j'ai été à Saint-Cyr et à Saumur avec un Robert Kemlin qui était un officier magnifique tué en 1918 et je me suis dit : ce n'est pas un nom très fréquent, un Kemlin ne me trahira pas.

- Mon général, vous avez raison."

Une fois installés au Ritz., le général se rase et reprend un aspect plus digne. Puis nous avons passé cinq ou six jours à aller chez le tailleur, le bottier, pour équiper à la française le général de Lattre qui, par la suite, me semble avoir presque constamment utilisé un *battledress* anglais

figurant maintenant dans la vitrine consacrée à lui au musée de l'école de cavalerie de Saumur.

Je fais ici une parenthèse sur le général de Lattre pour donner des éléments que je n'ai rassemblés que plus tard, certains même récemment. De Lattre était né à Mouilleron-en-Pareds, la ville natale de Clémenceau. Il avait d'ailleurs bien connu Clémenceau. Le père du général de Lattre était maire de Mouilleron-en-Pareds. Il est frappant de constater que chez les de Lattre, trois générations ont disparu dans l'ordre inverse : le fils unique du général est mort en Indochine, le général est mort quelques années plus tard et son père est mort le dernier, il avait plus de cent ans. Le général de Lattre était sorti de Saint-Cyr en 1911, dans la cavalerie et avait participé aux premiers engagements de la guerre de 14-18. Je crois même qu'il avait été blessé et qu'il avait tué de sa main un ou deux Uhlans. Mais par la suite, la cavalerie étant inemployée, les officiers de cavalerie étaient devenus soit fantassins, soit artilleurs comme mon oncle Robert Kemlin, soit même aviateurs (c'était le début de l'aviation militaire). Le général de Lattre avait fait une guerre brillante comme officier d'infanterie alors que sa formation était une formation de cavalier. Il avait eu une carrière de jeune officier de

cavalerie pleine de succès puis s'était marié sur le tard avec une jeune fille qui devait avoir une vingtaine d'années de moins que lui, Mlle Calary de Lamazière, de famille vendéenne comme la sienne. Pendant le séjour de son époux à Londres, Madame de Lattre se cachait en France dans un couvent de Bénédictines, avec son fils pas très loin mais ayant changé d'état civil.

En 1939, il fut nommé au commandement d'une division d'infanterie qui se trouvait engagée près de Sedan, fit une retraite en se battant sans répit et il ramena sa division en ordre jusque vers Clermont.

L'obsession du général de Lattre était de former des cadres et partout où il passait il créait des écoles de cadres. Près de Clermont, il avait créé une première école de cadres à Opme . Puis il a pris un commandement, avec, je crois, une étoile de plus et a été Résident commandant les troupes françaises en Tunisie, auprès du Bey de Tunis. Il est évident que les postes en Afrique du Nord, pour ceux qui voyaient loin, étaient des postes importants, car la reconquête de l'Europe par les Anglo-Saxons passerait probablement par-là. Mais le général de Lattre était considéré peut-être comme peu sûr, on lui a donné ultérieurement le

commandement de la division de Montpellier.

C'est alors qu'il commandait la région militaire de Montpellier qu'a eu lieu le débarquement en Afrique du Nord et l'invasion de la zone libre par les Allemands.

Pendant la campagne de France, le général de Lattre avait fait la connaissance d'un lieutenant, Jacques Robert, qui, avec son peloton et trois ou quatre chars B, avait permis à la division de Lattre d'échapper à l'encerclement. Ce lieutenant Robert - Rewez dans la clandestinité - était passé en Angleterre et était le chef du service Action du BCRA, le service de renseignement du Général de Gaulle, dirigé par le colonel Passy. En septembre 42, le Général de Gaulle et le colonel Passy, voulant savoir quelle serait la position de de Lattre en cas d'occupation de la zone libre ou de débarquement américain dans le Sud, avait parachuté le lieutenant Robert en France pour s'y présenter à de Lattre et lui demander : "Que ferez-vous en cas de débarquement dans le Midi de la France ?" De Lattre avait dit : "C'est bien simple. Je mets ma division en état d'alerte et si le débarquement américain se fait dans le Midi, je rejoins les Américains ; sinon je fais un baroud d'honneur dans les Corbières - car je n'aurai pas les forces suffisantes pour faire plus - et

j'emmène mes forces en Espagne." C'est exactement ce qui s'est passé au moment du débarquement en Afrique du Nord en 1942. Le général de Lattre a mis sa division en alerte et a emmené un détachement précurseur pour préparer les opérations. Mais sitôt le général de Lattre parti, son adjoint a téléphoné à Vichy, donné le contrordre et fait annuler la mise en alerte de la division. Mon général de Lattre s'est retrouvé avec une trentaine d'hommes et peut-être quatre ou cinq véhicules dans la nature. Que faire ? Arrêté par des gendarmes français, il fut mis en taule, jugé et condamné à vingt ou trente ans d'arrêt de forteresse, dans la prison de Riom. Quelques mois plus tard, son évvasion fut organisée par sa femme et son fils qui avaient un contact avec un gardien de la prison. Mon de Lattre descendit par une échelle de corde et se retrouva dans la nature où il contacta la résistance, fit savoir qu'il était libre. Alors, Jacques Robert s'arrangea pour que les Anglais le prissent dans un avion Hudson, vers le 15 octobre 43, aux environs de Mâcon. Il faut dire qu'à ce moment-là, par les nuits de pleine lune il y avait couramment des petits avions anglais qui venaient chercher des gens en France ou

débarquer des agents⁹. C'était une activité *top secret* mais fort bien organisée car ils ont eu peu de pertes. Un secret total entourait leurs opérations. En effet, quinze jours après son arrivée en Angleterre, le général de Lattre a invité les trois aviateurs anglais qui avaient organisé son évasion et je reconnais que le secret était tel qu'il est allé tout seul à ce rendez-vous et n'a même pas emmené son officier d'ordonnance. Trente ou quarante ans plus tard, j'ai eu l'occasion d'aller près de Mâcon sur le terrain d'embarquement de de Lattre à une cérémonie présidée par la maréchale de Lattre, et pendant laquelle une stèle a été érigée.

Dans le même avion était arrivé en Angleterre Claudius-Petit, ministre de la Reconstruction par la suite. Il en était résulté une amitié solide entre de Lattre et lui. Claudius-Petit était chef du mouvement Francs Tireurs, à ne pas confondre avec Francs Tireurs et Partisans. Il était originaire de Firminy et nous avons eu l'occasion de le revoir souvent par la suite. C'était un type fort sympathique, professeur de dessin, amateur d'art, et deux ou trois fois il est venu voir de

9. H. Verity *Nous atterrissions de nuit...*, Editions France-Empire, Paris, 1982, pp 201-204.

Lattre dans son appartement de l'hôtel Ritz. Au cours du dîner, il lançait "Je vais vous changer les idées !" et nous parlait de Michel-Ange.

Me voilà donc à Londres officier d'ordonnance de de Lattre. J'avais beaucoup entendu parler de lui car sa décision, son internement et sa condamnation avaient fait l'objet d'articles et de commentaires de presse assez méchants de la part du gouvernement de Vichy ridiculisant son équipée : "De Lattre avec son canon qui voulait résister aux Allemands !" Mais son geste avait été apprécié et plus tard quand il fallut nommer le commandant de l'armée qui devait débarquer en France, l'accord de de Gaulle et de Giraud s'est fait sur le nom de de Lattre auréolé de ce geste de résistance qui lui avait valu d'être au contact de la France résistante profonde, de l'intérieur.

En tant qu'officier d'ordonnance, en quoi consiste mon emploi du temps ? J'arrivais vers huit heures et demie au Ritz. J'habitais à quatre ou cinq stations de métro. De Lattre m'avait demandé d'acheter deux ou trois journaux, de les lire et d'encadrer en bleu les événements importants et en rouge les articles qui parlaient de lui. J'arrivais donc avec les journaux, quand il avait terminé

son petit-déjeuner et était en train de faire sa toilette dans la salle de bain. Il me disait de finir son petit-déjeuner, ce que je faisais sans scrupule et avec appétit. Il se jetait ensuite sur les journaux et chaque fois que j'avais fait une impasse, il tombait dessus ! Car évidemment pour arriver à huit heures et demie en ayant lu les journaux, il fallait que je me réveille à six heures et demie et j'ai un tempérament à avoir besoin de sommeil. Comme je me couchais en général vers minuit, j'étais en manque !

Le général de Lattre a pris à Londres des contacts importants et précis dans plusieurs directions. D'abord il a renoué avec un certain nombre d'officiers généraux qui avaient suivi les cours de l'Ecole de guerre, que l'on appelait l'Ecole des Maréchaux. Il y avait là un Hollandais, le général Dixorn, un Polonais, le général Kopanski, un Tchèque, le colonel Monzer, un Belge dont le nom m'échappe, et tous les dix jours il les recevait à dîner. C'était extrêmement sympathique de voir ces généraux très étoilés, riant comme d'anciens collégiens qui se retrouvaient. Le général recevait beaucoup de visites. Non seulement Claudius-Petit, mais le colonel Passy - entretiens auxquels je n'ai pas assisté pour des raisons faciles à comprendre - et

certains Français, par exemple M. Dejean qui devait avoir un poste important dans la diplomatie française.

Il a établi également des rapports sur ce qu'il avait connu de la Résistance. La grande question à cette époque était : "Faut-il armer la Résistance française ?" Les Américains, et peut-être les Anglais, considéraient que c'était absolument inutile. Mais ce n'était pas l'avis du général de Gaulle et de Lattre était chargé de trouver tous les arguments possibles pour prouver ce dont la Résistance était capable : stopper les trains, empêcher les divisions blindées allemandes de remonter du sud de la France.

Un matin, vers neuf heures, j'étais en train de finir les restes du petit-déjeuner, le général était dans sa salle de bain, on frappe à la porte. Je vois passer sous la porte un télégramme et je dis :

"Mon général, il y a un télégramme qui a l'air d'un télégramme officiel.

- Ouvre-le."

Je déplie le télégramme et le lui lis à travers la porte : "Etes nommé général d'armée, commandant l'armée B. Signé : Giraud-de Gaulle." J'entends différents bruits d'eau, la porte s'ouvre, le général, drapé dans son peignoir

comme un empereur romain, me dit : "Maintenant je suis le général d'armée de Lattre de Tassigny !" Bien sûr, je me mets au garde-à-vous et lui dis : "Mes félicitations, mon général." Et en mon for intérieur : "Dire que je suis tout seul pour voir cette scène !"

Au moment de partir en Algérie prendre son commandement, le général tombe malade. La fièvre monte, augmente, soignée aux sulfamides ; un jour le médecin dit "Le général a souffert pendant sa captivité et son passage dans le maquis, je ne peux le soigner que s'il est hospitalisé." Où ? Au Middlesex Hospital. Je vais donc en taxi reconnaître les lieux et mettre sur la porte de sa chambre, en anglais, l'identité de de Lattre. Général d'armée se dit en anglais "general fieldmarshal" ; j'écris donc "General Fieldmarshal de Lattre de Tassigny". J'arrive avec mon général sous le bras, très abattu, mais quand il lit ce qui est écrit sur sa porte il se redresse d'un coup. Peut-être que cela l'a guéri. Je suis allé le voir pendant une dizaine de jours. Quand j'arrivais, il me disait "Kemlin, regarde mon infirmière, comme elle est gentille, comme elle est belle, embrasse-la de ma part !" Je m'exécutais sans difficulté. A sa sortie de l'hôpital, il n'est pas retourné à l'hôtel Ritz car je

crois que les tarifs de cet hôtel dépassaient quand même un peu les frais de représentation auxquels il avait droit. Il s'est installé dans un autre hôtel, moins cher, tout près de Hyde Park Corner. Pendant sa convalescence, il était encore alité quand un jour je vois arriver dans son antichambre un lieutenant d'aviation avec un uniforme fripé, le pantalon chiffonné, quelques taches sur la veste, donc manifestement un officier dans une unité engagée. De Lattre le fait entrer. Il est resté une heure avec lui. Après l'avoir raccompagné, je reviens vers de Lattre que je trouve songeur. Il me dit "Je viens de voir la première personne qui m'a dit ce qui se passerait en France après la Libération.

- De qui s'agit-il ?

- Lieutenant Mendès-France."¹⁰

Un jour nous montons dans l'ascenseur avec un splendide officier américain portant une petite moustache et des galons de colonel. En sortant de l'ascenseur, je dis au général : "Nous étions avec Clark Gable". Il me répond "Qui est-ce ?" Autre trait caractéristique : il m'avait dit de toujours donner un shilling au garçon d'ascenseur. Un jour

10. C'est à cette époque que furent exécutées au cours d'un dîner les deux caricatures figurant dans ces "Souvenirs".

je n'avais pas de shilling dans ma poche, je donne de la monnaie au garçon d'ascenseur. Le général me dit : "Le général de Lattre ne donne pas de pièces en bronze !"

Que dire encore de lui ? Quand il voulait séduire son auditoire, c'était un causeur prodigieux. Il avait une mémoire terrible. Je me souviens qu'on lui avait offert un livre dont il devait rencontrer l'auteur deux jours plus tard. Il m'avait demandé de le lire et dans le taxi qui l'amenait à ce rendez-vous, j'ai dû résumer en dix phrases ce dont je me souvenais. Une heure plus tard mes dix phrases ressortaient sans une virgule changée, comme s'il avait lu le livre lui-même. Il écrivait bien, c'était un littéraire et il m'a appris à rédiger par son intransigeance sur le style. Peut-être est-ce grâce à sa persévérance que j'ai eu un certain plaisir à rédiger ces souvenirs. Plus tard j'ai entendu dire qu'il ne connaissait rien à l'artillerie. Quoiqu'il en soit, il avait des sous-ordres qui la connaissaient. Par contre, je suis persuadé que de sa formation de cavalier il avait gardé le sens de la manoeuvre de cavalerie, des divisions cuirassées, et cela a été prouvé par la suite après le débarquement du Midi jusqu'en Allemagne. Son idée du commandement se résumait ainsi : "Un chef ne doit pas être bienveillant, il doit être bienfaisant."

A ce moment-là, le représentant du général de Gaulle à Londres était Hettier de Boislambert, un tout petit bonhomme qui avait une présence extraordinaire et que le général de Lattre a rencontré quelques fois. Il a rencontré également l'amiral d'Argenlieu et j'avais profité de cet entretien pour dire à l'amiral que son neveu, Georges, mon camarade qui m'avait fait passer en Angleterre, attendait désespérément des directives de son oncle qui à ma connaissance ne les lui a jamais envoyées. Georges a été déporté. Il en est mort : quelques années après son retour, il a succombé suite à un blocage des reins.

Pendant ce temps, la "marmite" d'Alger bouillait à feu doux. Les relations entre Giraud et de Gaulle évoluaient. Ils avaient été nommés coprésidents du Comité de Libération Nationale à Alger. Mais Giraud voulait s'occuper uniquement des problèmes militaires et du réarmement des troupes françaises d'Afrique du Nord. Les Américains ont équipé, à ce moment-là, cinq ou six divisions, trois divisions blindées, la 9^e division d'infanterie coloniale, une division marocaine et différents services, sans parler des aviateurs et de la marine. Le général de Gaulle s'occupait des problèmes politiques. Il faisait

venir de France, souvent par avion, des hommes politiques pour former le gouvernement provisoire à Alger. Le général de Lattre, qui avait la fibre politique, alors qu'il était à Londres s'était rendu une fois ou deux à l'arrivée de ces avions pour serrer des mains. Je me souviens d'avoir serré la main, à leur arrivée, de M. Vincent Auriol et d'un jeune homme qui fit carrière par la suite, François Mitterrand. Ce fut notre seule poignée de main et je ne l'ai pas trouvée très énergique.

Nous voilà début décembre 43. Le général est guéri. Il a déjà créé un embryon d'état-major. A signaler le commandant d'Infreville, nom de guerre du futur général d'Esneval, distingué, écrivain remarquable, qui était son chef de deuxième bureau, le commandant Constant, qu'il avait dû connaître à Montpellier, et un adjudant qui deviendra officier par la suite. Donc nous étions quatre à attendre le départ pour l'Algérie. De Londres, nous gagnons en train Prestwick, le grand aéroport près de Liverpool où nous restons cinq ou six jours à cause de tempêtes de neige. Nous partons enfin sur un Douglas quatre moteurs, peu confortable et nous atterrissons à Rabat. Nous sommes reçus chez le général Cornut. Je suis à la table du général de La

Villéon à qui je raconte mon passage dans la cavalerie à Tarbes au moment de l'invasion de la zone libre en novembre 42. Il y avait commandé le 2^e hussard et s'écrie : "Oh ! c'est la Providence qui vous envoie car je suis en vive discussion avec le colonel Desazars de Montgailhard, qui fut mon adjoint ; cette affaire a même transpiré dans la presse. Desazars de Montgailhard m'accuse de ne pas avoir mis en état de marche le deuxième hussard pour résister aux Allemands." Bref, je me sens pris entre le marteau et l'enclume et je fais une retraite prudente, ne voulant pas prendre partie dans les querelles de deux chefs importants de l'armée française.

A Alger

Le général de Lattre arrive ensuite à l'aérodrome de Maison Blanche à Alger. Le général et sa suite sont hébergés dans le Palais d'Eté où réside le général Giraud. Autour du général Georges, un état-major particulier composé d'un colonel Georges-Picot, d'un lieutenant Jacobsen de Rosen, d'un capitaine Chalvet de Recy, etc... De Lattre est accueilli comme une vieille connaissance. Le général Giraud s'occupait particulièrement du rééquipement des armées. La campagne de Tunisie s'était terminée avec des

pertes françaises importantes car on s'était battu avec le matériel de l'armée d'armistice fort réduit du fait des exigences allemandes à Rethondes.

Le général de Lattre prend son commandement et étoffe son état-major. Il a le commandement des divisions réarmées par les Américains, à l'exclusion de celles qui se battent en Italie sous le commandement du général Juin. Il va donc rendre visite à ces différentes divisions : 1^{ère} DB (Division Blindée), 5^e DB, 9^e DIC (Division d'Infanterie Coloniale), 3^e DMM (Division de Montagne Marocaine), et la 2^e DB qui se trouvait encore au Maroc. Je me rappelle avoir passé le réveillon du 31 décembre 1943 au Maroc où le général Leclerc recevait le général de Lattre.

Malheureusement, le général de Lattre avait pris un deuxième officier d'ordonnance qui, comme par hasard, se trouvait être le frère de l'officier d'ordonnance du général de Gaulle. Il s'appelait Teyssot¹¹ et était originaire de Saint-Etienne. Je

11. Teyssot, chargé de faire la liaison avec les Américains venant de Normandie et de Paris, est décédé des suites de blessures reçues dans la région d'Autun. Je lui dois un peu d'être encore en vie car j'aurais pu être à sa place...

n'ai donc pas assisté à la rencontre de Lattre-de Gaulle à la villa *Les Oliviers* mais j'en ai entendu parler de première main. Le général de Gaulle s'avance la main tendue, disant ; "De Lattre, toujours jeune et dynamique, vous n'avez pas changé " et de Lattre répond : "Vous, mon Général, vous avez grandi !" Exemple d'une réplique qui a toutes les qualités diplomatiques et psychologiques voulues.

Il faut savoir que de Lattre était de la promotion de Saint-Cyr précédant celle du général de Gaulle et du futur maréchal Juin ; que leur carrière, aussi bien pendant la guerre de 14-18 qu'entre les deux guerres, les avait souvent amenés à se rencontrer et qu'ils se connaissaient très bien. Une ombre au tableau : c'est le général Juin qui succéda, à Tunis, au général de Lattre, Juin étant probablement considéré par Vichy comme plus sûr. Juin était donc marqué par Vichy et auréolé de la campagne d'Italie qui fut haute en faits d'armes. De Lattre ne venait qu'en second.

A ce moment-là, Giraud était chef militaire, s'occupant de réarmer l'armée française et de Gaulle chef politique constituant son gouvernement provisoire à Alger - il y avait des secrétaires d'Etat, des sous-secrétaires d'Etat, un

certain nombre d'hommes politiques qu'il avait fait venir de France pour représenter la Résistance intérieure. Manifestement le général Giraud ne faisait pas le poids au point de vue politique face au général de Gaulle.

C'est alors, je crois, qu'eut lieu l'affaire Pucheu. Ancien secrétaire d'Etat à l'Intérieur au gouvernement de Vichy et venu de France avec l'accord du général Giraud, les communistes exigeaient son procès et son exécution à la suite de l'affaire des otages de Châteaubriant. Dans cette affaire, Giraud, bel officier du type d'autrefois et s'étant illustré en 40, perdit la face et céda un peu plus la place à de Gaulle dont l'envergure historique se manifestait déjà. Tout cela sur fond de tension entre le général de Gaulle et les Américains, et même les Anglais, les Anglo-saxons voulant jouer la carte Giraud. Mais Giraud fit une erreur majeure en disant qu'il voulait prendre le commandement des Armées Alliées, ce qui était aberrant. Mon de Lattre, qui avait le sens politique, prenait son commandement, comme je l'ai dit, en visitant l'une après l'autre ses divisions et en choisissant ses généraux, en particulier, pour la 1^{ère} DB le général du Vigier que j'ai revu par la suite. Mais une partie de ses visites, où je l'accompagnais,

était destinée à tous les embryons d'hommes politiques qui formaient le gouvernement provisoire d'Alger. Je ne me souviens pas de tous les noms mais ils étaient une vingtaine. De Lattre se montrait, se faisait apprécier et manifestait un sens politique certain. Tout en restant très déférent avec Giraud, il faisait allégeance au général de Gaulle.

De mon modeste point de vue - je rappelle que j'ai à ce moment vingt-trois ans - le travail était beaucoup moins intéressant et j'étais épuisé par le manque de sommeil. Le général se couchait très tard et il fallait que je me lève tôt. Je me souviens même d'une fois où je m'étais endormi à coté du chauffeur dans la voiture du général, accompagné du général de Vernejoul. De Lattre me réveille, je me rendors et il se tourne vers Vernejoul : "C'est honteux qu'il s'endorme ainsi !" Je garde un enfant de ma chienne au général de Vernejoul car il a opiné de la tête et je me suis dit qu'il manquait un peu de caractère pour me défendre ! Bref, début février, le général de Lattre me voyant un peu abattu, me dit :
"Kemlin, il y a quelque chose qui ne va pas.
- Mon Général, je crois que je suis trop jeune pour faire le débarquement dans un état-major.

Je pense que ma place est plutôt dans une unité combattante.

- Je te comprends tout à fait. Où veux-tu aller ?"

Trois jours plus tôt j'avais vu des manoeuvres de la 9^e Division d'Infanterie Coloniale.

"Mon Général, je suis artilleur colonial, envoyez-moi à la 9^e DIC."

Sitôt dit, sitôt fait et le 7 février 1944 je débarque au RACM (Régiment d'artillerie coloniale du Maroc) qui était dans la région de Mostaganem et je suis nommé dans la 9^e batterie du capitaine Boussard, X 33. Nous étions cantonnés dans les ruines d'anciens bungalows de Français à Ouillis plage.

Sur le terrain

Je suis donc lieutenant d'artillerie à la 9^e DIC, à la 6^e batterie du 2^e groupe du RACM avec d'autres polytechniciens. Le colonel qui commandait le RACM préférait ne pas avoir des polytechniciens disséminés dans son groupe pouvant peut-être lui faire ombrage car lui-même ne sortait pas de cette noble école. Je suis nommé observateur avancé. Dans chaque batterie d'artillerie il y avait en principe trois officiers : le commandant de batterie, dont la place est aux endroits importants, le lieutenant de tir, qui reste

sur la position de batterie et exécute les ordres de tir et une antenne d'observateur avancé qui va auprès des fantassins qu'il appuie. En principe un groupe d'artillerie appuie un régiment, et une batterie appuie un bataillon. L'officier d'observateur avancé se trouve donc en avant avec les éléments d'infanterie, ce qui rassure les fantassins qui se disent "Si les artilleurs tirent mal au moins ils tomberont sur l'un des leurs". Ensuite, il faut rappeler que les règles opérationnelles de l'artillerie avaient été extrêmement simplifiées par les Américains par rapport aux instructions suivies pendant la guerre de 14-18 et que nous avons encore apprises à Fontainebleau. En gros, quand on était engagé et qu'on demandait un appui d'artillerie, on vous envoyait un obus fumigène qui tombait cinq cents mètres ou un kilomètre devant et qu'on voyait bien. Par rapport à ce repère, l'observateur avancé disait "Plus près 500 ou à gauche 200" et le travail se faisait soit au poste central de tir du groupe d'artillerie soit sur la batterie. Ce qui simplifiait les choses, et c'est très nécessaire quand on est dans la bataille.

A cette époque, les fantassins ne sont pas comme ceux du XVIII^e siècle ou du XIX^e. Ils sont équipés souvent de carabines américaines à

répétition qui sont légères, ils ont des mortiers de différentes tailles et à l'échelon du régiment, une compagnie de canons. Bref, si l'infanterie marche encore le plus souvent à pied au contact de l'ennemi, elle est suivie par des compagnies de transport équipées de GMC qui la ravitaillent en munitions et amènent les fantassins le plus près possible des lignes ennemies. On est loin des journées qui ont précédé Austerlitz où les divisions d'infanterie sont allées à pied de Boulogne-sur-mer à Austerlitz en quelques semaines. Désormais, c'est la guerre à l'américaine avec beaucoup de munitions, éventuellement l'appui de l'aviation, des divisions blindées. Cependant, quand il s'agit d'occuper un bois ou une crête ou, en Italie, des montagnes ardues, les Américains apprécient les divisions françaises et même les Tabors marocains avec leurs mulets.

Je fais connaissance avec ma batterie. Les trois-quarts des sous-officiers sont des Blancs, des Français, souvent d'active, qui viennent de toutes les colonies françaises, quelques sous-officiers sont noirs et le reste, ce qu'on appelle des Sénégalais, d'ailleurs improprement parce que certains viennent du Mali, de la Haute-Volta, du Tchad, etc... Beaucoup sont musulmans mais les

ethnies sont mélangées, ce qui fait que c'est la langue française qu'on parle, un français d'ailleurs spécial : on tutoie ses hommes et ils vous tutoient. "Mon lieutenant, tu sais...", "Mamadou, tu fais ça..." Les Sénégalais sont jeunes. Dans l'artillerie nous avons, je crois, les plus intelligents, les plus évolués, et bien instruits, bien encadrés, ils forment des troupes étonnantes. Je dois signaler, d'ailleurs, qu'un certain nombre de nos Sénégalais ont la Croix de guerre qu'ils ont gagnée en se battant contre les Américains pendant le débarquement du 12 novembre 42. Il a été ultérieurement question de leur retirer leurs décorations. Cela a été fait pour les Blancs... mais pas pour les Sénégalais. Comment leur expliquer, cela aurait déclenché certainement des mutineries. Ces hommes se battaient un peu pour la France et beaucoup pour leurs officiers car on formait une grande famille.

Mon ordonnance s'appelait Koussanou. Il avait un bracelet en cuir au bras et m'avait dit que c'était pour pêcher les crocodiles, que cela empêchait les crocodiles d'enfermer la main. C'est la foi qui sauve ! Un jour il me dit : "Moi, mon Lieutenant, y'en a eu un bébé.

- Mes félicitations", et je lui donnai cinq francs pour boire à la santé du bébé. Mais je savais qu'il avait quitté sa famille depuis deux ans.

"Et qui s'occupe de ta femme ?

- C'est mon père et il s'en occupe très bien."

Il fallait s'entraîner rapidement pour le débarquement. Trois ou quatre jours après mon arrivée à la batterie, nous engageons des manoeuvres avec tir réel. Je me trouve à l'observatoire avec mon commandant de batterie et à trente mètres de là, le commandant Laprévote qui avait fait une brillante guerre comme sous-officier en 14-18. Il commande le groupe, son état-major est groupé autour de lui. On avait prévu un tir réel sur un mamelon. Je regarde dans mes jumelles et je vois que le mamelon grouille de fantassins français qui attaquent. Je pousse le coude de mon commandant de batterie Boussard et lui dis : "Mon capitaine, je ne connais pas beaucoup de choses mais je sais que quand il y a des fantassins sur un mamelon, il vaut mieux ne pas tirer dessus". Il regarde, a un haut le corps, pousse le bras du commandant Laprévote qui, bien entendu, suspend le tir en préparation. Peut-être la chose s'est-elle ébruitée car deux jours après, le commandant Laprévote était relevé de son

commandement et remplacé par le commandant
de La Tour du Pin, polytechnicien.

Chapitre 4

La campagne d'Italie

Débarquement à l'Ile d'Elbe

Lors du débarquement de novembre 42, l'armée française avec son équipement "d'armée d'armistice" - c'est-à-dire insuffisant - se porta à la frontière de la Tunisie et s'opposa à une attaque éventuelle des Allemands sur l'Algérie. Toute l'armée de Rommel remontant de la Tripolitaine arriva, rembarqua en grande partie à Bizerte et l'Afrique du Nord fut complètement libérée. Le commandement était exercé, à ce moment, par le général Juin. Puis l'armée française fut rééquipée et trois ou quatre divisions furent envoyées en Italie sous les ordres du même général. Elles y ont fait un travail remarquable qui a beaucoup contribué à la réputation de l'armée française vis-à-vis des Américains. Après différents débarquements, l'Armée alliée remonta l'Italie, et remporte deux victoires importantes, l'une sur le Garigliano et l'autre à la hauteur du monastère de Cassino.

A ce moment, fin décembre 1943, j'arrive d'Angleterre en Algérie avec de Lattre qui vient prendre le commandement de l'armée B, devenue ultérieurement la Première armée destinée à débarquer dans le midi de la France. Les divisions s'entraînent en Algérie. La Corse est libérée et la 9^e DIC s'entraîne à des opérations de débarquement. C'est alors que se présente la conquête de l'île d'Elbe.

L'île d'Elbe était à la hauteur des installations italiennes de Piombino, Orbetello, qui étaient des centres militaires importants et les Allemands refluait sur les routes côtières. Il y avait notamment sur l'île d'Elbe une batterie importante, la batterie d'Anfola qui pouvait gêner les mouvements des bateaux le long de la frontière italienne. A cette époque, la côte est de Corse venait d'être assainie contre la malaria, grâce à la pulvérisation de DDT et d'importantes bases aériennes américaines s'y étaient établies.

La 9^e DIC est alors destinée à débarquer sur l'île. Les préparatifs se font sur toute la côte Est de la Corse et notre régiment d'artillerie s'embarque dans les fjords qui sont légèrement au nord de Porto-Vecchio. Nous partons un soir d'avril ou mai 44. Je suis sur un bateau LCT (Landing Craft

Transport) avec six véhicules dont deux ou trois GMC, deux ou trois jeeps et un GMC avec un canon et une équipe de ma batterie. Nous devons débarquer vers sept ou huit heures du matin mais une résistance d'ailleurs beaucoup plus allemande qu'italienne, retarde de cinq heures l'arrivée des fantassins sur la plage de Marina di Campo. Le bataillon du régiment des tirailleurs sénégalais qui a réussi cette manoeuvre en débarquant plus à l'est de la plage est commandé par le commandant de Bollardière qui habite aujourd'hui à quinze ou vingt kilomètres de Châtel et que nous voyons de temps en temps à la messe de Sainte-Foy-Saint-Sulpice.

Dans quel état d'esprit est-on avant l'attaque ? D'abord on est pris par les préparatifs - il y a beaucoup de détails à vérifier - par ailleurs, les aumôniers jouent un rôle important dans les divisions et je crois bien me souvenir que la veille ou l'avant-veille de l'attaque il y avait toujours une messe pour les croyants. Le prêtre donnait une absolution générale. Je suis persuadé que cette absolution générale est une façon de faire le vide pour ne penser qu'à la bataille qui vient. Et je pense que même sans cette absolution générale, le Seigneur prend tout de suite quelqu'un qui se fait tuer pour son pays.

Donc vers onze heures et demie, après avoir vu quelques coups de canons allemands tomber dans l'eau, dont l'un près du bateau de notre capitaine - son ordonnance a d'ailleurs reçu un éclat dans la tête et est mort sur le coup - notre bateau approche de la plage et baisse son volet avant. Nous voilà dans l'eau jusqu'à hauteur des épaules. Tous les véhicules sont "waterproofés" c'est-à-dire qu'on peut voir émergeant de la mer la tête du conducteur et deux tuyaux, l'un qui expulse les gaz d'échappement et l'autre servant à alimenter le moteur. Nous faisons quarante ou cinquante mètres dans l'eau. Les véhicules arrivent sur la plage entre deux galons blancs qui servent à délimiter les zones déminées par le génie. Nous passons derrière les cabines de bains, d'innombrables fumerolles dessinent une scène typique d'après combat. J'amène mon canon au point de ralliement dans une vallée à deux ou trois kilomètres, je le mets en batterie, laisse mon équipe de pièces en place et monte sur la crête pour avoir une vision plus large. Mon premier contact avec la guerre sur la crête est un poste de secours où sont alignés une trentaine de corps et sur des brancards une vingtaine de blessés, sénégalais ou allemands indifféremment.

La journée se termine. La batterie se rassemble et à la nuit on me donne l'ordre de rejoindre le commandant d'un bataillon qui, le lendemain, doit reprendre sa progression vers la capitale de l'île d'Elbe, Portoferraio. Pendant la nuit, les Allemands décrochent et partent sur la côte orientale de l'île où ils embarquent après quelques combats d'arrière-garde. Les Italiens, beaucoup moins enclins à se battre, se rendent facilement. Nous dépassons les crêtes. A ce moment, j'ai relevé *manu-militari* le brigadier qui portait mon poste de TSF et s'était jeté à plat ventre dans un fossé pour quelques balles qui sifflaient, fort haut dans le ciel d'ailleurs. Ensuite il s'est très bien comporté. La peur paralysante, je ne l'ai jamais ressentie. On est pris par l'action même si on garde le sens du danger.

Nous arrivons sur la route qui descend à Portoferraio. Je vois encore les civils italiens qui pour nous accueillir avaient sorti des tonneaux de Moscato, vin de muscat bien connu. Evidemment c'était la chose à ne pas faire car au bout d'un certain temps, plusieurs fantassins zigzaguaient et je dois dire que même le commandant du bataillon qui était à bicyclette, ne conduisait pas très droit. D'ailleurs le lendemain ou le

surlendemain il a été relevé de son commandement.

La campagne de l'île d'Elbe se termine. Il faut reconnaître que le travail le plus important avait été fait par des commandos débarqués vingt-quatre heures avant notre arrivée et qui avaient neutralisé deux ou trois batteries d'artillerie importantes qui auraient évidemment gêné la manoeuvre.

Donc les combats cessent. Le général allemand rembarque dans un sous-marin. Les Italiens savourent leur repos bien gagné. Et le lendemain, j'emmène un de mes amis voir s'il n'y a pas des choses à récupérer. C'était toujours une opération importante après les combats. Nous nous rendons à la citadelle de Portoferraio, une citadelle imposante, un peu à la Vauban. Quand nous sortons de la citadelle, je vois au loin un convoi d'une dizaine de voitures. La première porte un fanion tricolore. Quand le convoi passe devant nous les dix voitures s'arrêtent et de la première voiture sort le général de Lattre qui me tombe dans les bras, me disant : "Mon petit Kemlin, comme je suis content de te voir." Bon, faisons la part de l'amitié, d'un sentiment sympathique, mais aussi, peut-être, du geste théâtral. Quand le

général est parti, j'ai dit à mon copain "Tu vois, on est très bien ensemble.. "

On a dit que le débarquement de l'île d'Elbe était inutile et que l'île d'Elbe serait tombée toute seule ; ce n'est pas certain. Peut-être de Lattre a-t-il commandé des opérations de prestige mais est-ce qu'elles étaient voulues par le général de Gaulle ou les avait-il voulues, lui, pour s'affirmer ? De Lattre avait vraiment un sens politique. Il a su faire l'amalgame, c'est-à-dire intégrer des gens issus du maquis, même du Régiment de Paris, dans la Première Armée, fait sans précédent dans l'histoire. Etait-il à la hauteur de Foch, de Joffre, de Liautey, de Castelnau ? Peut-être. Il était de la même race. Il était vendéen. Il avait une foi de vendéen. Quand il le pouvait il allait à la messe. Avait-il quelques faiblesses dans ses sentiments ? Il aimait beaucoup les jolies femmes, il aimait leur compagnie, leur conversation et il avait dû être un jeune officier de cavalerie sachant charger sabre au clair ! Il avait une cicatrice sur le visage dont on disait qu'elle avait été faite par un mari jaloux au Maroc. Comment voulez-vous vérifier ce genre de choses ? Ce sont des on-dit.

Deux ou trois jours après, je suis allé à la villa Napoléon qui, d'ailleurs, a été restaurée sous Napoléon III et qui ne doit plus être comme du temps de Napoléon Ier. On montre encore son lit étonnamment petit : je n'aurais pas pu y tenir allongé. J'ai signé le livre d'or, j'étais parmi les quinze ou vingt premiers Français à le faire et je me souviens d'avoir vu un grand trait barrant le livre avec "Et maintenant, la France !"

Nous restons quelques jours à l'île d'Elbe, peut-être trois ou quatre semaines. J'assiste à une prise d'armes pour décorer ceux qui se sont bien comportés et je reçois la Croix de guerre, avec une citation à l'ordre de la division¹². Je reconnais que cela m'a fait plaisir. Mon camarade Girardeau qui faisait le même métier que moi et qui avait été éraflé par une balle dans le gras du bras, a été décoré de la Légion d'honneur et c'était tout à fait normal. Je dois ajouter pourtant que les vrais combattants sont les fantassins. Les artilleurs sont un peu en arrière. Même au coeur de l'action, j'ai toujours dormi dans mon sac de couchage. Ayons ici une pensée pour mon père qui a fait cinq ans dans l'infanterie en 14-18.

12. Voir ces citations en annexe.

Retour en Corse et à Alger

Après l'île d'Elbe, nous retournons en Corse. Nous débarquons à Bastia et parmi différents cantonnements nous arrivons sur la plage de Porticcio, au sud d'Ajaccio. Cette plage était, à ce moment-là, totalement vide. Nos cantonnements étaient sous les premiers arbres en sortant de la plage. Nous faisons quelques manoeuvres et quelques exercices. Il nous est arrivé le soir d'aller dans les villages voisins où mon capitaine sortait son accordéon et faisait danser la batterie avec les filles du pays - en tout bien tout honneur parce que le Corse est assez "regardant".

Le matin du 9 août 1944, je suis volontaire pour faire un exercice d'observation en Piper Cup. Les Piper Cup étaient de petits avions mis à la disposition de l'artillerie et qui permettaient d'aller voir un peu loin et d'élever l'altitude d'observation. Je fais donc cet exercice, le pilote me chahute un peu - ce qui était classique - et nous atterrissons sur l'aérodrome qui était dans un champ à Ponte-Leccia. Probablement avais-je un besoin pressant, toujours est-il qu'en descendant du Piper Cup, je me tourne du mauvais coté et je passe dans l'hélice de l'avion.

Je sens une douleur dans la main et je me retrouve par terre. Ma première pensée fut de me dire que j'étais mort, car l'hélice m'avait heurté le milieu de la tête. Je commence à remuer mes doigts de pied, qui fonctionnaient, mes mains aussi, j'avais quelques morceaux de dent dans la bouche, j'ai le temps de voir un type qui s'évanouit à vingt mètres de moi et très rapidement arrive un infirmier qui me fait une piqûre de morphine. Cet accident, totalement idiot, représente un tournant dans mon existence. Finalement, je devais être assez abîmé extérieurement. J'avais un oeil qui ne voyait plus. Mon capitaine arrive. On m'embarque dans une ambulance et, accompagné de mon capitaine, je suis évacué à l'hôpital de Corte. Mon capitaine m'a dit que je n'avais jamais été aussi bavard que dans cette ambulance ! Probablement sous l'effet du penthotal qui est la drogue qu'on donne quand on veut vous faire parler. A l'hôpital de Corte, l'équipe chirurgicale était en train de déjeuner, ce qui fait qu'une demi-heure plus tard j'étais encore en attente sous le billard de la salle d'opération. Arrive le lieutenant Bichain qui était un de mes amis, il se renseigne et on lui dit que Kemlin est "foutu". Il va voir l'équipe chirurgicale et leur fait une peur bleue en leur disant "N'oubliez pas qu'il était officier d'ordonnance de de Lattre et que s'il

lui arrive quelque chose par votre faute, votre carrière sera certainement fortement compromise." Ils ont dû s'empressez de me soigner, me recoudre, mettre ma main sur une planchette, tout cela très sommairement. Car il faut dire que les chirurgiens de qualité n'étaient pas dans les hôpitaux de l'arrière, ils étaient dans les compagnies de ramassage pour être sur le terrain au plus près des blessés.

Je me suis donc vu mort pendant quelques secondes. Quelles ont été mes réactions ? Je crois que j'ai fait une prière et j'ai dit : "Mon Dieu, je suis jeune, laissez-moi encore quelques années !" Et j'ai été exaucé. Je n'ai pas le souvenir d'avoir eu mal. J'ai plutôt le souvenir des visites amicales et des gens se posant la question "Comment un accident aussi stupide peut-il arriver ?" J'ai eu la visite d'un officier aviateur, qui était peut-être le pilote de mon Piper Cup et qui m'a dit: "Vous êtes le quatrième que je vois passer dans une hélice d'avion mais vous êtes le premier que je viens voir à l'hôpital." J'ai passé cinq ou six jours à l'hôpital de Corte.

Pendant ce temps a eu lieu le débarquement dans le Midi auquel participait ma division. J'étais donc un peu abandonné en Corse.

Puis j'ai été transféré à la clinique du Docteur Ripert à Ajaccio où j'ai senti que j'avais probablement perdu un oeil et que ma main gauche était paralysée. Au bout de quelques jours, je suis allé voir le colonel qui commandait la base d'Ajaccio et je lui ai demandé de m'évacuer sur Alger. Je me suis recommandé un peu du général de Lattre et j'ai été transporté en avion à l'hôpital Maillot à Alger. Là on m'a réopéré la main et j'en ai retrouvé en grande partie l'usage. Quant à l'oeil on m'a dit que s'il avait été soigné plus tôt (j'avais un fort décollement de la rétine), on aurait pu le sauver. On a essayé. Pendant trois semaines on m'a fait des piqûres d'eau salée mais mon oeil devenait mou et je crois finalement qu'il vaut mieux avoir perdu un oeil complètement plutôt qu'à moitié.

Psychologiquement, je me suis reconstruit. Je me suis dit que la page était tournée et qu'il fallait "faire avec". L'hôpital Maillot était très sympathique. L'infirmière en chef du département où je me trouvais était Madame Auriacombe¹³. C'était une femme remarquable,

13. La mère de Moussia (Marie) Cardinale qui a écrit assez durement sur elle.

elle avait l'autorité naturelle sur une cinquantaine de blessés, ce qui n'est pas facile. Les chirurgiens aussi étaient remarquables.

Après un séjour de quinze jours ou trois semaines à l'hôpital Maillot, je fus envoyé en convalescence près de Sidi Feruch chez les Borgeaud, des cousins de la grande famille Borgeaud, propriétaire de la Trappe de Staoueli. Ils étaient très gentils. Nous allions nous baigner à la plage de Sidi Feruch. J'ai fait connaissance d'un lieutenant Teisseire, officier d'infanterie, qui avait perdu un coude, d'un lieutenant Dannaud qui était aviateur et aveugle. Nous étions soignés très gentiment par des jeunes filles de la bonne société d'Alger.

Souvent on m'a demandé comment j'avais pu remonter la pente après cet accident. D'abord la santé est revenue progressivement. Et puis j'étais seul. Il fallait bien que je m'assume. Mes parents étaient loin. Je n'avais personne sur qui compter. Il fallait donc se reconstruire intérieurement. Je crois que psychologiquement c'est très bon. Il ne faut le souhaiter à personne, bien sûr mais peut-être suis-je devenu adulte à ce moment-là.

Retour en France

Je reprends goût à la vie et finalement, environ deux mois après mon accident, je trouve la filière pour me faire renvoyer en France.

J'atterris à Marignane début octobre 44. Mon idée était de rejoindre le plus rapidement possible ma batterie où l'on m'attendait. Je rappelle qu'après le débarquement du Midi, la vallée du Rhône avait été libérée, les Allemands faisant une retraite coûteuse et l'armée française s'arrêtant près de Besançon, à court d'essence et de munitions. Je passe par Lyon, je n'avais pas l'intention de m'y arrêter mais je téléphone à la maison et je tombe sur ma mère qui me dit : "Reste vingt-quatre heures, nous venons te chercher." Mon père avait été prévenu par Jean Girardeau dont la batterie passait près de Saint-Etienne. Jean Girardeau ayant peut-être accroché son coeur à quelque jeune fille de Saint-Etienne, en particulier à deux demoiselles Guichard qui étaient mes cousines, était passé par cette ville pour reprendre contact. Mes parents étaient inquiets et m'ont donc demandé de rester à Lyon

où ils viendraient me chercher. Je n'avais pas vu ma famille depuis longtemps¹⁴.

Maman et ma grand-mère Guichard sont venues me chercher avec une voiture à gazogène. Mon grand-père Guichard était mort en 40 avant l'offensive allemande. Je pense que c'était une grâce d'état car il n'a pas vécu les quatre années d'occupation de la France avec toutes les faiblesses du pouvoir politique et des Français occupés.

J'arrive à Saint-Etienne qui avait été sévèrement bombardée deux mois plus tôt. Il y avait eu beaucoup de morts mais, dans ma famille, seulement des dégâts matériels. Ma grand-mère et ma mère étaient inquiètes. La Libération à Saint-Etienne, comme dans beaucoup de villes de France, ne s'était pas passée sans épreuves et sans règlements de comptes. Il est possible que Saint-Etienne ait été un peu protégée car le préfet Monjovis devait être communiste et les communistes ne voulaient pas de désordre. Mon père, ancien combattant avait passé toute la guerre à faire de la résistance, des faux-papiers et

14. Voir en annexe la lettre de François Kemlin du 27 septembre 1944.

à s'occuper de ses camarades prisonniers auxquels il envoyait des colis ; il était "indiscutable". Mais mes oncles, restés à la tête du Casino et ayant fait fonctionner cette maison, se trouvaient tous les deux incarcérés à la caserne Grouchy. De mon point de vue, c'était une grande injustice. Ils y étaient cependant très bien accompagnés. Il y avait là M. Perrin-Pelletier, Directeur des Mines de Saint-Etienne, M. Touchard qui était à la tête du patronat de Saint-Etienne, et d'autres. Ils avaient un sentiment profond d'injustice. Mes deux oncles étaient différents. L'oncle Mario prenait cela avec philosophie et un peu comme une retraite ! M. Perrin-Pelletier les réunissait tous les soirs pour leur faire faire leurs prières - ce qui ne pouvait pas leur faire de mal. Par contre, l'oncle Pierre était dans un état de révolte total, interpellant les gardiens qui n'étaient responsables de rien. En uniforme, les poches bourrées de cigarettes et de chocolat, je suis allé rendre visite à mes deux oncles. Avec peut-être un petit sentiment ironique et je crois bien que Pierre Guichard ne me l'a jamais pardonné dans son subconscient.

J'ai passé deux jours à Saint-Etienne. Mon père était assez fier de ce que j'avais fait ; il avait peut-être un peu souffert de l'attitude de certains membres de la famille. Famille divisée politiquement d'ailleurs : certains étaient doriotistes - il ne faut pas oublier comment avait évolué Doriot qui avait fini sous l'uniforme allemand. Mon père était d'obédience Croix de feu et ami personnel du colonel de La Rocque.

Deux précisions : Jean Guichard qui était, je crois, le plus proche de mon père du point de vue des opinions politiques et qui avait dirigé la société *L'Epargne* à Toulouse avait été obligé de fuir cette ville à la Libération et s'était réfugié incognito dans la région de Marseille où son meilleur ami, M. Arnoux, avait été assassiné par les communistes avec son fils aîné. C'était une période pénible. Mon frère Robert était à Vienne (Autriche), mon oncle Jean Guichard avait été amené à avoir des contacts avec un colonel de la Wehrmacht à Toulouse, le colonel Von Brandenstein prussien, antinazi, cherchant à rendre service aux Français. Ses contacts avaient permis de sortir mon frère Robert de son chantier du grand barrage de Kaprun et de le faire nommer comme *schafner* (conducteur de tramway) à Vienne. D'ailleurs mon frère Bobby a

appris à parler l'allemand des faubourgs de Vienne, ce qui faisait rire, ultérieurement, ses interlocuteurs allemands. Quant à Von Brandenstein, je l'ai revu après la guerre. Me faisant visiter le Kahlenberg à Vienne où j'avais profité d'un déplacement professionnel pour l'inviter à déjeuner - une aubaine pour lui à ce moment - il m'a montré la plaine qui s'étend jusqu'aux Carpathes en disant "C'est là que l'Europe a arrêté les Turcs. C'est là qu'elle stoppera l'invasion slave et le communisme."

Mon frère Geo, deux ou trois mois plus tard, décida de prendre part à la Libération et profita du passage à Saint-Etienne d'officiers d'intendance qui recrutaient de jeunes Français. Après la défaite des Allemands, il fit partie des troupes d'occupation en Allemagne dans un service d'intendance puis, sur mon intervention, dans une unité de cavalerie.

La ville de Saint-Etienne avait cru vivre à l'abri du parapluie du régime de Vichy, qui se pourrissait doucement, alors qu'en 1940 la France s'était engouffrée derrière le maréchal Pétain. A long terme c'était une impasse. Comment accepter la capitulation de son pays ? Mais il fallait bien vivre, il fallait nourrir la population.

Beaucoup de familles étaient en difficulté. Comment en vouloir à ceux qui avaient fait "tourner la machine" ? Aux paysans qui avaient produit du blé, aux commerçants qui avaient ravitaillé la population. La justice est très difficile à rendre. Je reconnais que je préférerais être de mon côté, libérant mon pays, ma place était plus facile que celle de ceux qui tournaient en rond au fond d'une caserne ne sachant pas de quoi demain serait fait, ni s'il y aurait un lendemain pour eux.

Chapitre 5

La campagne de libération de l'Alsace

Le Colonel Fabien

En octobre 44, je quitte donc Saint-Etienne à bord de véhicules qui retournaient au front à la Première armée et je rejoins ma batterie qui se trouvait à ce moment-là dans le Doubs, à la frontière suisse, au fort du Lhomond. Surprise, les Sénégalais n'étaient plus là. Ils avaient été remplacés par des Français, volontaires ou mobilisés, car nous étions au mois d'octobre et quand les Sénégalais ont froid ils deviennent gris et leur moral sombre. Ils avaient donc été envoyés dans le sud de la France et notre batterie était composée de petits Français. Quelques jours après mon arrivée, l'armée française attaque, perce le long de la frontière suisse¹⁵, par Belfort, par la région de Morvillars, Grandvillars, jusqu'à Mulhouse. A Mulhouse, on marque un temps d'arrêt, la résistance allemande s'étant renforcée et la météo devenant vraiment très, très difficile.

15. Voir citation.

J'ai eu une permission à ce moment-là, pendant laquelle je suis allé à Paris et je me souviens d'avoir vu René Brouillet qui devait être rue Saint-Dominique, au cabinet du général de Gaulle, pour lui faire remarquer que la situation à Saint-Etienne avec mes deux oncles en taule était tout à fait anormale. Il était d'accord puisqu'il les connaissait bien "Mais - m'a-t-il dit - ne croyez pas que le Général fait tout ce qu'il veut partout en France". René Brouillet était le fils de l'instituteur de Cleppé. Il avait été aidé par mon grand-oncle Georges Guichard qui avait de l'estime pour son intelligence et son travail ; il était normalien et avait été reçu au concours de la Cour des Comptes. Pendant un été vers 1932, il était venu comme précepteur à Châtel et avait écrit à mes parents une lettre dépeignant le caractère des trois petits Kemlin qui figure dans les papiers de famille. Par la suite, il seconda le général de Gaulle à l'Elysée et c'est à lui que Pompidou écrivit en signalant qu'il était à la recherche d'un poste lui permettant de rendre service à la France.

Finalement, les deux oncles sont sortis de la caserne Grouchy, ont été blanchis et je crois que les affaires ont repris petit à petit.

Moi j'étais au sud de Mulhouse puis à Habsheim, derrière le canal du Rhône au Rhin, devant la forêt de la Hardt et de temps en temps j'allais dans le clocher de Kembs faire des tirs sur l'autre rive du Rhin où on incendiait quelques maisons. Un jour j'ai reçu un ordre de mission pour aller au Q.G. du Régiment de Paris qui venait d'arriver dans le secteur et était composé en majorité de volontaires FTP de Paris et commandé par le colonel Fabien. C'était donc un régiment coloré politiquement. Un état-major où il y avait cinq ou six colonels, l'équipement pas merveilleux mais en cours d'amélioration par la Première Armée. Et ils se déplaçaient avec une imprimerie au complet ! On ne voyait pas très bien l'utilité d'une imprimerie dans un régiment mais les communistes entretenaient sur leur passage une propagande active. Les directives que j'avais étaient "Nous ne voulons pas d'histoires. Ne refusez rien au colonel Fabien. Quand il veut un tir, vous le lui donnez avec les munitions qu'il faut". M'avait-on mis là à cause de ma réputation d'avoir été officier d'ordonnance de de Lattre ? Ce n'est pas exclu.

J'étais donc à Habsheim. J'avais trois équipes en éventail jusqu'au canal du Rhône au Rhin qui étaient gardées par le Régiment de Paris.

Régiment dont les effectifs fondaient rapidement car les conditions météorologiques étaient mauvaises et beaucoup de Parisiens se demandant ce qu'ils étaient venus faire là retournaient dans leurs foyers. Par la suite, de Lattre a changé leur nom et leur a donné le nom du 15-1 qui était un des régiments les plus prestigieux de la guerre de 14-18 avec le 15-2 dans lequel mon père avait fait la guerre pendant plus d'un an.

J'ai donc participé à quelques patrouilles d'exploration de l'autre côté du canal en faisant des tirs d'encagement. J'avais essayé de souligner que quand on fait un tir cela alerte les gens et que pour la deuxième patrouille il valait mieux préparer le tir et ne le faire que s'il était demandé par les fantassins. Je reconnais qu'à la troisième patrouille, une quinzaine de personnes du Régiment de Paris est passée sur l'autre rive et on n'en a jamais plus entendu parler. Qu'étaient-ils devenus ? Je crois que nous avions, à ce moment-là, en face de nous quelques membres, hélas Français, de la LVF, la Ligue des Volontaires Français contre le bolchevisme, et que deux ou trois de ces types parlant français ont dû les attirer dans un guet-apens. Ce Régiment de

Paris plein de bonnes dispositions était très folklorique.

Au bout de quelques jours, je suis repris par l'artillerie divisionnaire qui m'envoie pour appuyer une opération vers Lutterbach. Huit jours après je reviens vers Habsheim auprès du colonel Fabien qui, malheureusement, était, entre-temps, parti vers l'autre monde avec tout son état-major en voulant démonter une mine allemande qu'on savait très dangereuse et souvent piégée. On avait entendu deux ou trois coups de marteau avant de voir la mairie d'Habsheim fortement ébranlée. Paix aux cendres du colonel Fabien, mort en face de l'ennemi mais pas au champ d'honneur. Le colonel Fabien faisait impression, il respirait l'énergie, le commandement, l'allant. Il avait été dans les Brigades Internationales en Espagne. Je crois qu'il avait été apprenti serrurier dans sa jeunesse ; c'est ce qui lui coûta la vie quand il voulut exercer son métier sur une mine allemande. Il a sa place à Paris et fait partie de ces mythes que le Parti Communiste aime bien dresser comme des jalons le long de l'histoire. Il fut remplacé par le colonel "Michelin", originaire de Clermont qui avait vingt-cinq ans et était très dynamique.

Fin de campagne

La campagne de libération de l'Alsace s'est déroulée en plusieurs temps : une première attaque en novembre 44 ; une deuxième vers le 20 janvier 45, la poche de Colmar est réduite, l'armée française est le long du Rhin, nous montons dans la banlieue de Strasbourg. Ce qui me permet de retrouver mon oncle Gérard, commandant dans les services généraux à Strasbourg, chargé de récupérer et remettre de l'ordre dans tous les matériels d'intendance allemande. Je me souviens d'être allé avec lui mettre quelques grenades dans les douves des forts de Strasbourg. Nous ne devons pas être les premiers car les poissons n'étaient pas très gros. Et je me souviens qu'un autre jour - il y avait un troupeau de moutons qui n'avait pas été très bien compté - il m'a donné un mouton pour améliorer l'ordinaire de la batterie. Ce sont des souvenirs qui marquent.

Au début de l'année 45, pendant une période relativement calme, après la réduction de la poche de Colmar, j'ai eu un ordre de mission pour commander un détachement avec une pièce de 105 de ma batterie et une pièce de 155 de la batterie lourde du RACM, notre artillerie

divisionnaire au camp du Valdahon dans la région de Besançon. Il s'agissait de faire devant un certain nombre d'officiers supérieurs et de généraux. une démonstration de fusées Pozit. Ces fusées sensibles comportaient dans l'ogive un petit poste émetteur de TSF radar miniature et quand l'écho arrivait, le projectile explosait, ce qui permettait de faire des tirs fusants automatiques. Autrement, il fallait régler les fusées qui étaient en général mécaniques et c'était compliqué. C'était donc un grand progrès. Les fusées Pozit devaient déjà être employées dans l'artillerie antiaérienne, ce sont des fusées sensibles qui éclataient à proximité de l'avion et sans contact direct. Je suis donc arrivé au camp du Valdahon, j'ai déroulé pendant la nuit un fil de téléphone entre mes pièces et l'observatoire de toutes les "huiles" qui devaient assister à cette démonstration et vers huit heures du matin, j'ai commandé quelques tirs. Je dois reconnaître que les deux premiers coups de 105 ont été des coups anormaux qui ont explosé sur la trajectoire. Il faut savoir que cinq pour cent de ces projectiles éclataient prématurément pour des raisons incertaines. Ce n'est pas très grave car il y a une sécurité et l'obus ne peut pas éclater à moins de cinq cents mètres de la sortie de la bouche. Ensuite, mon peloton de pièces auquel on avait

demandé un tir d'efficacité, c'est-à-dire rapide, avait fait une performance assez considérable : ils avaient tiré dix coups en trente secondes ou une minute. Je m'attendais à ce que les nombreuses étoiles et les colonels qui étaient là félicitent les pelotons de pièces mais manifestement ils ne se sont pas rendu compte de la performance ! J'ai donc pris sur moi d'envoyer des félicitations de la part de tous les généraux de l'observatoire. Je me souviens que le chef de la pièce de 155 était un universitaire de très haut niveau qui devait être agrégé de mathématiques, professeur dans je ne sais quelle université ; nous avions des cadres de première qualité. J'ai tiré les premières fusées sensibles de l'armée française au camp du Valdahon.

Fin mars 1945, j'ai eu une permission pendant laquelle j'ai revu maman avenue Kléber. A ce moment-là, le Rhin est franchi à la hauteur de Karlsruhe. Je rentre de permission. Ma batterie étant passée sur l'autre rive du Rhin, je la rejoins dans la région de Baden-Baden qui avait souffert. Nous sommes logés chez l'habitant. Je reconnais qu'être en Allemagne m'a laissé une forte impression. La division a participé à cette invasion de l'Allemagne, elle est descendue le long du Rhin sur un axe important qui devait être

la grande route, ou l'autoroute, parallèle au Rhin et une route secondaire beaucoup plus près du Rhin. J'ai été nommé observateur avancé auprès du RICM du colonel Lepuyloch qui descend sur cette petite route.

Arrivés au village de Sherzheim, l'avance est bloquée par un ou deux canons antichars. On fait venir l'artilleur, je monte sur le toit d'une ferme en bordure du village et en écartant quelques tuiles, je vois très bien à mille ou quinze cents mètres un petit point d'appui allemand sur lequel on me demande d'effectuer un tir. Par radio j'alerte mon commandant de groupe qui me dit : "Pas question. Nous avons une mission principale à laquelle nous sommes accrochés. Donc, *niet*". Bien entendu, je tempête tant et plus et ils acceptent de mettre à ma disposition une pièce d'artillerie. Alors j'envoie un coup de fumigène pour voir à peu près où tombent nos coups, je règle un peu mon tir, ce qui n'est pas très facile, il y a pas mal de dispersions, c'est un tir très latéral, et la nuit tombant, j'arrête mon tir et je redescends dans la cour de la ferme que je traverse. A ce moment, j'entends un sifflement assez long et une détonation pas très loin. Je vois arriver dans l'herbe la gerbe d'éclat et je sens un choc au pied. Je regarde ma chaussure ; comme

j'avais le pied levé, l'éclat avait enlevé une bonne partie de la semelle et un peu de la chair du pied. Me voilà traversant la cour de la ferme à cloche pied, j'arrive au poste de secours. Là, on ôte ma chaussure, on me bande le pied sommairement et je monte dans une ambulance conduite par Marie-Rose Girardeau. J'arrive au PC de la compagnie de ramassage dont je rappelle que les chirurgiens étaient de grande qualité et soignaient les blessés les plus urgents. Moi j'avais une blessure un peu ridicule. On me met sous la table d'opération pendant qu'au-dessus l'équipe opère un autre blessé et j'entends "Est-ce qu'on lui sauve son épaule ? Est-ce qu'on arrivera à lui sauver..." Puis, au bout d'une heure, ils me prennent sur la table d'opération, me font une piqûre de penthotal et je pars dans un profond sommeil... Je me réveille vers sept heures du matin dans un lit avec des draps blancs. Première visite : mon capitaine et le lieutenant Bichain qui me disent :

"Alors Kemlin ?

- Mais c'est une très bonne blessure, celle dont tout le monde rêve.

- Oui, mais nous allons vous apprendre une mauvaise nouvelle. Le lendemain de votre évacuation vous avez été remplacé par le lieutenant X. qui a eu la batterie à sa disposition.

et l'a fait tirer. Malheureusement, des obus sont tombés sur les fantassins du colonel Lepuyloch, lequel est - et on le comprend - dans une fureur terrible. Si vous n'aviez pas été blessé, votre remplaçant n'aurait pas eu l'occasion de faire des bêtises."

Il faut rappeler que les erreurs de tir d'artillerie sont quelquefois terribles. J'en ai deux exemples. Le premier à l'île d'Elbe où un chef de pièce d'artillerie avait mal mesuré la hauteur du masque en face de sa pièce, ce qui fait qu'un obus à 200 mètres a percuté une branche au-dessus d'une route. Il y eut quelques blessés. Deuxième exemple : en Alsace, plus tard, le capitaine d'une autre batterie, qui s'appelait Lancrenon, a vu arriver un officier d'infanterie rageur portant dans ses bras un projectile et lui disant : "Voilà ce que vous avez envoyé sur mon unité mais grâce au ciel l'obus n'a pas éclaté". Ça jette un froid entre artilleurs et fantassins.

Ma blessure n'était pas grave mais cette erreur tragique m'a fait froid dans le dos. J'ai été évacué dans un train sanitaire confortable avec beaucoup d'autres blessés. Je suis arrivé à Chamalières, près de Clermont, dans une clinique où on était aux petits soins pour moi. Et c'est là que j'ai

appris l'armistice. Ma famille n'était pas loin. Je voyais souvent mes parents. Je suis reparti après quinze jours de convalescence et plusieurs greffes car la peau du pied est une partie qui se cicatrise très lentement. Au bout de quelques semaines je suis reparti en Allemagne faire de l'occupation.

Vers le mois d'août 45, ma division, la 9^e DIC, est désignée pour l'Indochine et l'on me demande si je suis volontaire. Blessé, je peux choisir entre la carrière militaire et la retraite pour blessures de guerre. En rentrant de ma convalescence à Chamalières, j'avais trouvé ma batterie, dans laquelle j'avais fait toute la guerre et où je connaissais tout le monde, avec un nouveau capitaine qui avait été prisonnier et libéré, qui avait beaucoup de titres et probablement quelques protections. Entre-temps on m'avait demandé si je préférais avoir la Légion d'honneur ou être nommé capitaine. J'avais choisi d'être nommé capitaine, me disant cyniquement qu'ayant quelques titres, l'attribution de la Légion d'honneur n'était que partie remise¹⁶. Il fallait

16. J.O. du 18/11/1954, décoration remise dans la cour des Invalides par le colonel Boussard X 33 ex-commandant de la 6^e batterie du II/RACM.

donc que je change de batterie. Je n'étais pas très confirmé comme artilleur et quand on a fait la guerre on peut difficilement se reconverter à un métier militaire en temps de paix. J'ai donc décidé de quitter l'armée.

Ma dernière mission a été du transport de munitions de l'Alsace à Marseille. J'ai chargé les munitions sur un certain nombre de bateaux dont le "Gouverneur général Harbleicher". Bien entendu, j'avais fait tous les rapports voulus pour signaler que les munitions n'étaient pas en très bon état, que les bandes de mitrailleuses avaient été mouillées, de façon à ouvrir un peu le parapluie... Mais je ne partais pas en Indochine et le "Gouverneur général Harbleicher" a piqué droit sur le Stromboli, il a coulé et on m'a dit que cela avait régularisé tous les comptes de munitions de la campagne d'Alsace !

La guerre est finie

J'ai quitté l'armée fin décembre 45 en me disant "A toi maintenant de jouer dans le civil !"

Quel sentiment me laisse cette période ?

D'abord c'est une expérience formidable de libérer son pays avec des troupes qui marchent d'un seul coeur. Nos sous-officiers avaient quelques années de pratique, c'étaient des gens auxquels on pouvait faire confiance, qui, dans n'importe quelle situation, avaient de l'initiative. Ils avaient souvent fait quelques années dans les colonies. Les Sénégalais, c'était l'empire français. Les bavures de l'intérieur, nous étions très contents d'en être un peu loin et de ne pas être dans la politique politicienne. L'accueil en Alsace a été inoubliable. Bien entendu, il y a eu des coups durs mais, comme disait Maman, nous avions vingt ans et nous libérons notre pays.

Il me reste entre autres deux images de la guerre. Première image : l'arrivée à Le Puy-Delle entre Morvillars et Mulhouse. Les Allemands avaient essayé de percer pour se réfugier en Suisse. Il y avait eu des combats sérieux et nous avions tiré

un peu dans tous les sens. Quand nous sommes arrivés, le clocher brûlait, il y avait deux ou trois chars français percés à l'entrée et dans la ville, un Yagdt Panther, un char allemand avec un canon imposant dont une chenille avait été déquillée par un des chars qui avaient dû se faire démolir. Il y avait là un ou deux Allemands au milieu de la route et sur lesquels passaient les véhicules sans s'arrêter.

Deuxième image : Pendant que nous étions à Strasbourg, on nous avait envoyés vers le nord. Etait-ce au moment de l'offensive de Von Rundstedt ? Je me souviens avoir vu en bordure d'un village quatre canons allemands de 88, bien entendu démolis, et sur le glacis d'en face, sur deux kilomètres, quarante chars américains percés, qui avaient été détruits par cette batterie de 88. C'était la trace de combats impitoyables.

Qui suis-je à la fin de cette période de deux ans, d'août 43 à octobre 45 ?

Qu'en ai-je tiré ? Je suis certainement devenu adulte. Je suis devenu autonome. Je sais qu'un certain nombre de décisions et de tournants à venir ne dépendront que de mon "moteur intérieur". Je sais ce que c'est que d'avoir senti dans ses fibres la patrie occupée et la patrie

libérée. Mais j'ai peut-être moins d'illusions sur les hommes. J'ai vu des lâchetés, j'ai rencontré des hommes à courte vue.

Je sais que dans des circonstances vitales, on s'accroche à sa foi et l'on se dit : "Que vais-je faire de ma vie ? Comment faire pour que dans vingt, trente ou cinquante ans, me retournant, je me dise que le temps a passé mais pas tout à fait inutilement."

Je sais qu'il me reste encore beaucoup à découvrir et en particulier trouver un métier, puisque j'abandonne mon métier militaire, et, pourquoi pas, fonder une famille.

Que reste-t-il de nous après notre départ de
ce monde ?

Combien de temps notre souvenir vivra-t-il
chez nos enfants et nos petits-enfants ?

De quelle utilité pourra être pour eux et
pour leurs descendants l'expérience acquise
par leur père et leur ancêtre au cours de son
existence ?

Geoffroy Guichard, *Mémoires*, 1927.

Annexe 1 : Lettre du colonel de La Rocque au général de Gaulle

Extrait de Jacques Nobécourt, *Le colonel de La Rocque 1985 - 1946 ou les pièges du nationalisme chrétien*, Paris, Fayard, 1996.

Indépendamment des protestations auprès du chef du gouvernement provisoire, La Rocque adressa au chef de l'Etat une lettre qui situait la place de celui-ci dans la famille militaire au lendemain de la condamnation à mort de Pétain (il en communiqua la teneur au général de Lattre de Tassigny). Elle mérite d'être intégralement rapportée, car elle définit bien l'attitude de La Rocque tant vis-à-vis de Vichy et du maréchal Pétain que du général de Gaulle :

"La Haute Cour de justice, composée par votre gouvernement, commise au jugement du maréchal Pétain, a rendu son verdict. Le dernier maréchal de France, le vainqueur de Verdun, le sauveur du moral et donc de l'honneur de l'armée française, a été condamné à la peine capitale. Un inapaisable remords m'oppresserait toute ma vie si je ne vous traduisais en cette circonstance dramatique les sentiments qui soulèvent mon coeur de soldat et de Français.

"Pourtant, je n'ai jamais servi sous les ordres du maréchal Pétain, je n'ai jamais appartenu à l'état-major du maréchal Pétain, je n'ai reçu aucun de mes grades, aucun de mes emplois du maréchal Pétain. Je n'ai subi, de la part de l'entourage et des représentants du maréchal Pétain, depuis 1937 jusqu'à mars 1943 (date de mon incarcération brutale par les Allemands), que brimades et vexations. Je n'ai jamais été membre ni des formations administratives, ni des formations répressives qu'on a couvertes du nom du maréchal Pétain. Je n'ai jamais

occupé aucun poste rémunéré ou même indemnisé sous le régime abrité derrière la gloire du maréchal Pétain.

Le 7 mars, j'avais enfin - malgré les barrages dressés autour de lui - emporté son adhésion verbale à l'idée d'un accord étroit avec les Alliés, vous compris, pour un effort conjoint et concerté en vue d'une délivrance de la métropole aussi exempte que possible de désordres. Je venais de lui faire accepter le principe d'une liaison sûre et permanente à cet effet, liaison dont le dispositif était inconnu de lui mais dont j'avais éprouvé la régularité et l'efficacité.

Notre entretien seul à seul terminé, le maréchal eut l'imprudence d'affirmer, devant une vingtaine de personnalités presque toutes inconnues de moi, son regret de ne pas m'avoir entendu plus tôt et sa résolution de s'entourer désormais de mes conseils. Quarante-huit heures après, le 9 mars 1943, j'étais jeté par la Gestapo dans la cellule des condamnés à mort de la maison d'arrêt de Moulins.

Je ne dois donc rien au maréchal Pétain, n'ayant point été mêlé de près ou de loin aux actes et aux négociations de ses gouvernements. Je n'ai souci que de ces deux principes essentiels : permanence de nos gloires militaires, majesté de la Justice nationale.

Je n'ai pas à savoir ce qui, dans votre carrière, a pu vous associer au maréchal Pétain, mais vous comme moi, nous lui sommes attachés par des liens indestructibles. Ces liens ont été forgés dans l'armée. De l'armée nous sommes l'un et l'autre originaires. Nous en demeurerons solidaires jusqu'à notre dernier soupir.

On a sanctionné au long du procès, les sataniques tortures, les meurtres inexpiables dont tant de nos compatriotes ont été les martyrs. Mais a-t-on évalué le nombre de tortures et de meurtres que la présence opiniâtre et l'insistance désespérée de ce vieillard ont pu éviter ?

On a désigné certains tortionnaires qui, sous le signe de ministères vichyssois, ont aggravé leur trahison de délations infâmes et d'ignobles persécutions au profit de l'hitlérisme. A-t-on imaginé ce qu'auraient pu être les forfaits de ces criminels si, s'étayant sur ce régime débile, notre magistrature (selon le procureur général Mornet lui-même), tant de fonctionnaires et tant de chefs militaires courageux n'avaient pu accomplir leur devoir de protection ? A-t-on essayé de concevoir ce qui se serait passé au cas où notre patrie aurait été, de juin 1940 à août 1944, remise à l'autorité absolue d'un *Gauleiter*, surtout si ce dernier s'était réclamé de sa naissance française.

On a omis de dépeindre l'abjecte ambiance de vanité satisfaite, presque de triomphe, dégagée par des "clients" accourus en foule durant les semaines postérieures à l'armistice, et encombrant les avenues, les couloirs de Vichy, quêtant les places, missions appointées, prébendes. Cependant, tout ce qui devait arriver ensuite est issu de là. Bien des gens empressés à se faire actuellement professeurs de civisme pourraient, rappelant leurs propres souvenirs, dépeindre cette ambiance devant laquelle j'ai fui, refoulant mes sanglots de douleur, de honte et de rage.

Or la Haute cour a présenté à la France et au monde atterrés un accusateur public ayant accepté, fin 1940, l'éventualité de requérir contre les témoins à charge de

1945, des juges ayant prêté un serment dont leur loyalisme vis-à-vis de vous peut les inciter inconsciemment à se racheter, des jurés choisis parmi les adversaires déclarés du prévenu (nul ne saurait faire à ces derniers grief de leur conviction mais cette conviction est notoire). Le président de ces assises solennelles et l'interprète suprême à l'accusation avaient proclamé à l'avance leur parti déjà pris dans cette cause tragique. Peut-on omettre ces caractéristiques du tribunal institué sous votre responsabilité, du tribunal qui prononça dès lors sous votre responsabilité, devant les peuples civilisés et devant l'histoire, sa sentence de mort contre un illustre vieillard parvenu aux confins de l'âge ?

Et tout cela s'est déroulé dans l'obéissance à des passions artificiellement exacerbées, entretenues par un déserteur que, sans jugement, vous avez réhabilité, rappelé d'Europe orientale et introduit jusque dans les conseils de la République ! Ayant connu de près, au Cherche-Midi notamment, maints communistes sincères, j'ai su admirer du fond du coeur la fierté, la camaraderie, le désir d'union de ces patriotes persécutés.

Le maréchal Pétain et ses avocats ont annoncé qu'ils ne solliciteraient point votre pouvoir de grâce. Votre responsabilité dominera de la sorte, et, quoi qu'il advienne, vous serez sans recours.

Des dissensions non moins cruelles que l'odieuse ligne de démarcation séparent aujourd'hui les Français. Vous ne l'ignorez pas. Ce verdict va creuser plus profondément encore l'abîme de semblables discordes. Ne le prévoyez-vous pas ? Même si ces discordes n'aggravent point cette désagrégation du pays à laquelle nous devons tous nous opposer, ne redoutez-vous pas

d'envenimer inguérissablement les affreuses blessures du corps national ?

On ne bâtit pas sur la haine, Monsieur le Président.

On a prétendu, après la honte du 27 novembre 1942, lever un soi-disant premier régiment de France. Ayant, comme le maréchal Pétain et comme vous, longtemps après lui et peu avant vous, appartenu à ce qui demeurera le premier bataillon de France, j'ai, dans mon indignation, publié le 9 décembre 1942, sans clandestinité aucune, signé de mon nom, et fait distribuer un article contenant ces mots : notre armée revivra.

Aujourd'hui, je vous écris de la mansarde où, sans enquête, sans procès sans motifs, vous me faites séquestrer depuis plus de trois mois après vingt-six mois de détention dans les geôles SS. Je discerne et je néglige à la fois le risque de vous adresser cette adjuration.

Mais je me souviens du temps où, confiés aux mêmes maîtres à l'intérieur du même collège, nous apprenions, vous et moi, à réunir dans un même élan notre aversion chrétienne pour le scandale et nos aspirations de pureté française.

Que Dieu vous pardonne si vous rougissez vos mains d'officier du sang du dernier maréchal de France.

Et d'abord que Dieu prenne pitié de la France.

Annexe 2 : Intervention sur la BBC

Jean MARIN - : Les Français de tout âge et de toute condition continuent de s'échapper de France pour rallier la France Combattante. Aujourd'hui, nous avons à côté de nous deux jeunes polytechniciens. Ils viennent d'arriver, ils ont de bons visages de chez nous et portent sur leur uniforme de campagne les galons de lieutenant. Nous allons les interviewer pour vous.

Voulez-vous nous parler un peu de votre grande Ecole.

BRASSAUD. - Eh bien ! Après l'Armistice, l'Ecole s'était reformée en zone non occupée, croyant ainsi conserver un peu de cette liberté dont elle a toujours été et dont elle reste - vous pouvez nous croire si jalouse. Pendant deux ans et demi, et malgré les articles perfides de Marcel Déat qui, payé par les Allemands, voulait nous ramener à Paris sous le contrôle des Boches, l'Ecole est restée à Lyon.

J.M. - Mais les Allemands n'avaient rien fait pour, malgré tout, exercer un certain contrôle ?

KEMLIN. - Oh ! Ils ont bien essayé, et Polytechnique est devenue une école purement civile.

BRASSAUD. - De Lyon sont sorties les trois promotions 38, 39 et 40. Les deux premières de ces promotions avaient pris part à la campagne de France. Une quinzaine de nos camarades sont restés sur les champs de bataille et cent d'entre eux sont encore derrière les barbelés, en Allemagne. Mais malgré le caractère civil de l'Ecole, un contingent d'officiers en était sorti. Certains, parmi ces officiers, ont déjà fait leurs preuves en Tunisie. Et deux au moins ont été tués pendant la libération de cette partie de notre Empire.

J.M. - Que s'est-il passé après l'occupation totale de la France, et donc de Lyon ?

KEMLIN - Oh ! Pendant les quinze premiers jours qui ont suivi l'occupation totale, les élèves de Polytechnique ont refusé de sortir en ville, pour ne pas avoir à saluer les officiers allemands. Malgré l'envoi de la Promotion 42 dans les Chantiers de la Jeunesse, l'esprit de l'Ecole n'avait pas changé, et rapidement les Allemands et Vichy ont senti la nécessité de faire rentrer Polytechnique à Paris. Mais cela ne suffisait pas encore à Hitler et à Laval. Une partie des élèves a été envoyée en Allemagne et c'est ainsi que de nombreux polytechniciens sont devenus des manoeuvres plus ou moins spécialisés, chez Heinkel ou autres.

BRASSAUD. - Ca n'est probablement là qu'une manifestation du plan allemand qui vise à décapiter la France. Et il n'est pas sûr que l'Ecole puisse rouvrir au mois d'octobre prochain.

J.M. - Mais quelques-uns de vos camarades, comme vous, sont sortis de France ?

KEMLIN. - Oui. Il faut évidemment une certaine liberté d'esprit pour faire de la science pure en ce moment ! C'est pourquoi plusieurs d'entre nous ont jugé plus pratique de venir faire de la balistique sur les champs de bataille où l'on prépare la libération de la France : ce qui est au moins aussi utile - mes camarades qui m'écoutent me comprendront - que les cours de "plapla" ou Brard.

J.M. - Que pensez-vous, vous-mêmes et vos camarades, de la situation de fait qui est ainsi devenue celle de Polytechnique ?

KEMLIN. - Nous pensons que l'éclipse de l'Ecole serait très inquiétante pour la transmission de ses traditions. Mais nous

pensons aussi, et nous le disons bien haut, il vaudrait mieux pour l'Ecole Polytechnique qu'elle disparaisse pour un temps plutôt que d'accepter des compromis contraires à sa tradition et aux intérêts français.

J.M. - Parlez-nous un peu de Polytechnique, dans la résistance.

BRASSAUD. - Les Gnass Carva¹⁷ ont toujours voulu garder le contact avec le reste de la population, et il n'y a pas de lien plus puissant que la lutte contre l'envahisseur. Le cri "La Patrie est en danger !" a toujours trouvé un écho profond dans le coeur des Polytechniciens. Il est difficile de donner des détails, mais nous voudrions citer l'exemple de notre groupe qui s'est formé de la façon suivante. Une quinzaine de jeunes, après un an d'efforts avaient trouvé le moyen de rejoindre l'Armée française. Ils ont bien voulu accepter dans leur groupe cinq étudiants, dont deux Polytechniciens, malgré l'accroissement de risques que cela présentait.

J.M. - Et maintenant, qu'est-ce que vous allez faire ?

KEMLIN. - Nous espérons être le plus rapidement possible en service actif. Mon camarade va rejoindre la Bigorre.

J.M. - Vous voulez dire l'Artillerie Coloniale ?

KEMLIN. - Oui, c'est ça ! Quant à moi, j'espère rejoindre les Chars le plus vite possible.

M. - voulez-vous dire quelque chose à votre famille ?

17. Nom des polytechniciens dans l'argot de l'X.

KEMPLIN. - Je pense que ma famille aura compris en m'entendant que Louis-Maurice est fort bien arrivé, ainsi que son camarade.

Annexe 3 : Arrivée de de Lattre en Grande-Bretagne

Extrait de Hugh VERITY - *Nous atterrissions de nuit...*, Editions France-Empire, Paris, 1982.

La cinquième sortie prévue pour la nuit du 16 au 17 octobre 1943 devait être une seconde tentative sur Hudson de "Shield", à l'immense prairie dite "Aigle", près de Manziat, à neuf kilomètres au nord-nord-est de Mâcon. Philippe Livry et moi avions avec nous le lieutenant Bradbury qui remplaçait Eddie Shine, notre habituel radio-mitrailleur. Le sous-lieutenant Affleck vint comme second pilote. (...)

Je n'oublierai jamais un petit incident. Après avoir décollé du magnifique terrain de Paul Rivière, "Aigle", et pris le premier tronçon de route pour Tagmere, je passai les commandes du Hudson à John Affleck. Je pris un thermos de café dans la carlingue obscure, braquant la lampe de poche sur la surface métallique vert pâle au-dessus de moi pour obtenir un peu de lumière diffuse. Huit visages souriants m'accueillirent dans l'obscurité. L'une des ombres vint vers moi : "*Monsieur le pilote*, j'ai le grand honneur de vous présenter au général de Lattre de Tassigny". Je me suis retrouvé serrant la main d'un homme à grande barbe noire. Ses habits pouvaient être ceux d'un vagabond qui se respecte.

Ce fut un passager plutôt exceptionnel pour deux raisons : il était d'abord l'un des passagers les plus âgés jamais transportés ; ensuite, il garda le contact. Il nous invita, ma femme et moi à une petite réunion dans une chambre privée de son hôtel (était-ce le Claridge ?) quelques semaines après

son vol avec moi. Il se souvenait encore de moi en janvier 1950 malgré tout ce qui lui était arrivé depuis, et m'envoya un exemplaire de son livre, *Histoire de la première armée française - Rhin et Danube*, avec une dédicace généreuse. Les trois premiers paragraphes du premier chapitre de ce livre disent :

"Le 18 octobre 1943, avant le lever du jour, un avion de la Royal Air Force atterrissait sur le terrain de Tangmere, à l'est de Portsmouth. Trois heures plus tôt, il s'était posé clandestinement dans les plaines de la Saône qui avoisinent Mâcon, et y avait enlevé clandestinement sept Français pour les conduire vers la liberté.

Ainsi s'achevait pour moi qui faisais partie de ces privilégiés, le dernier acte de mon évasion. Le 3 septembre, j'avais en effet réussi, sans aucune autre complicité que celle de ma femme, de mon fils et de quelques fidèles à m'échapper de la prison de Riom, ma quatrième prison en dix mois, où le tribunal d'état m'avait condamné à rester incarcéré durant dix ans pour avoir voulu le 11 novembre 1942, à Montpellier, sauver l'honneur des troupes placées sous mes ordres...

Il est aisé d'imaginer les sentiments qui m'animaient à cette minute où un véritable miracle me permettait de reprendre ma place au combat de la libération."

Le général de Lattre avait été le seul des commandants d'armée de Pétain à tenter de résister à l'occupation allemande de la zone non occupée en novembre 1942. Il s'apprêtait à commander la première armée française. Il allait, avec l'aide de sept divisions, jouer un rôle primordial par une poussée rapide vers le Nord à partir de la Côte d'Azur dans l'opération "Dragoon" qui débuta au débarquement du 15 août 1944. De Lattre fut, avec Eisenhower, Zhukov et

Montgomery, l'un des quatre commandants alliés à recevoir la reddition de l'Allemagne.

Annexe 4 : Portrait de de Gaulle par Winston Churchill

Extrait de Winston S. CHURCHILL, *Mémoires sur la deuxième guerre mondiale, IV, Le Tournant du Destin*, Tome 2, Paris, Plon, 1951

Ces pages contiennent au sujet du général de Gaulle plusieurs jugements sévères, basés sur les événements du moment. Il est certain que j'eus des heurts très violents et des difficultés continuelles avec lui. Cependant, un élément domina nos rapports : je ne pouvais pas le considérer comme le représentant d'une France captive et prostrée, ni d'ailleurs d'une France qui avait le droit de décider librement de son avenir. Je savais qu'il n'était pas un ami de l'Angleterre, mais j'ai toujours retrouvé en lui l'esprit et les conceptions que le mot "France" évoquera éternellement tout au long des pages de l'Histoire. Je comprenais et j'admirais, tout en m'en irritant, son attitude arrogante. Il était là, réfugié, exilé, dépendant entièrement de la bonne volonté du gouvernement britannique et aussi, à ce moment, de celle du gouvernement des Etats-Unis. Les Allemands avaient conquis sa patrie. Il n'avait pas un coin de terre où poser solidement le pied. N'importe, il bravait le monde entier. Toujours, même quand sa conduite était la plus irritante, il paraissait exprimer le caractère de la France, une grande nation, avec tout son orgueil, son autorité, son ambition. On disait en raillant qu'il se considérait lui-même comme la réplique vivante de Jeanne d'Arc dont un de ses aïeux, d'après ce que l'on prétend, fut un fidèle compagnon. Cela ne me paraissait pas aussi absurde qu'on pouvait le croire. Clémenceau, à qui il se comparait aussi, dit-on, était un homme d'Etat beaucoup plus avisé et

plus expérimenté. Mais tous deux donnaient l'impression d'être des Français que rien ne peut dompter.

Annexe 5 : Portrait de Darlan par Winston Churchill

Extrait de Winston S. CHURCHILL, *Mémoires sur la deuxième guerre mondiale, IV, Le Tournant du Destin*, Tome 2, Paris, Plon, 1951.

Peu de gens ont payé plus cher que l'amiral Darlan leurs erreurs de jugement et leurs défauts de caractère. C'était un homme éminent dans son métier et une forte personnalité. Sa vie avait été consacrée au relèvement de la marine française et il lui avait redonné un lustre qu'elle n'avait pas connu depuis la royauté. Son autorité s'étendait non seulement aux officiers de marine, mais à tous les corps de la marine. Selon les promesses maintes fois répétées, il aurait dû, en 1940, envoyer ses escadres en Grande-Bretagne, aux Etats Unis, dans les ports d'Afrique, n'importe où, pour qu'elles fussent hors d'atteinte des Allemands. Aucun traité, aucun engagement ne l'obligeait à agir ainsi, sauf les assurances qu'il avait données de son plein gré. Il y était bien résolu, jusqu'en ce fatal 20 juin 1940 où il accepta, des mains du maréchal Pétain, le portefeuille de la Marine. A ce moment, peut-être influencé par des motifs qui tenaient à ses nouvelles fonctions, il s'inféoda au gouvernement du maréchal. Cessant d'être un marin pour devenir un homme politique, il sortit d'un domaine dont il avait une connaissance profonde pour un autre où il se laissa surtout guider par ses préjugés anti-britanniques, remontant, comme je l'ai indiqué, à la bataille de Trafalgar où son arrière grand-père avait été tué.

Dans cette nouvelle situation, il agit comme un homme résolu et fort qui ne comprend pas complètement la signification morale de beaucoup de ses actes. L'ambition favorisa ses erreurs. En tant qu'amiral, son horizon ne s'était

guère étendu au-delà de sa marine ; en tant que Ministre, au-delà de ses avantages immédiats ou personnels. Pendant un an et demi, il avait été une puissance dans la France prostrée. A l'époque où nous débarquâmes en Afrique du Nord, il était incontestablement l'héritier du vieux maréchal. Une avalanche d'événements étourdissants s'abattit alors brusquement sur lui. Par un hasard étrange, la maladie de son fils l'avait attiré à Alger où il tomba au pouvoir des Anglo-Américains.

Nous avons fait le récit des épreuves qu'il connut. Toute l'Afrique du Nord et l'Afrique occidentale se tournèrent vers lui. L'invasion de la France de Vichy par Hitler lui donna le pouvoir, et peut-être même le droit de prendre une nouvelle décision. Il apporta aux alliés anglo-américains exactement ce dont ils avaient besoin, c'est-à-dire une voix française que tous les officiers et fonctionnaires français de ce vaste secteur, désormais plongé dans la guerre, étaient prêts à écouter. Ses derniers actes furent accomplis pour nous, et ce n'est pas à ceux qui ont tiré de son ralliement des avantages aussi énormes, de salir sa mémoire. Un juge sévère, impartial, dira peut-être qu'il aurait dû refuser toute négociation avec les Alliés auxquels il avait porté préjudice, et les mettre au défi d'en venir aux extrémités à son égard. Nous pouvons tous nous réjouir qu'il ait choisi la ligne de conduite opposée. Cela lui coûta la vie, mais la vie n'avait plus grand-chose à lui donner. Il parut évident, à l'époque, qu'il avait eu tort de ne pas faire partir la flotte française, en juin 1940, vers les ports alliés ou neutres, mais il eut raison de prendre cette seconde et terrible décision. La plus grande douleur qu'il éprouva fut probablement de n'avoir pu faire sortir la flotte de Toulon. Mais il avait toujours déclaré qu'elle ne tomberait jamais aux mains des Allemands. Il n'a pas failli à cette tâche devant l'Histoire. Qu'il repose en paix, et remercions tous le Ciel de n'avoir pas eu à affronter les effroyables épreuves sous lesquelles il succomba.

Annexe 6 : Lettre de François KEMLIN à son fils, lieutenant Guy Kemlin à l'hôpital Maillot à Alger (7 septembre 1944)

Mon Cher petit Guy,

Je t'ai déjà écrit deux cartes et une lettre par avion qui partira peut-être après celle-ci.

Nous avons eu de tes nouvelles par ton camarade GIRARDOT qui était venu dîner chez Jacqueline et Odette au Monichard. J'ai pu dîner avec lui. Il m'a donné quelques détails sur ton accident et j'espère qu'il m'a dit la vérité. Il m'a signalé que tu avais l'arcade sourcilière brisée, un oeil abîmé mais que la vision revenait, une joue plus ou moins labourée et le dessus de la main gauche arraché, mais sans que les muscles et tendons soient intéressés. Donne-nous vite de tes nouvelles et raconte-moi un peu ta vie.

As-tu reçu les messages que je t'envoyais par l'intermédiaire de "La Résistance". Tu dois savoir combien je suis fier de toi et de ta conduite et comme je comprends ta fureur de n'avoir pas pu participer au débarquement.

Nous avons eu l'occasion de voir au passage Henri PERRACHON. DU CORAIL a été également voir sa famille. Ici, à l'hôpital, ton petit ami CHAUCHAT a eu les deux jambes cassées dans un accident de chars idiot, à Planfoy ou à St Genest Malifaux.

Les dernières nouvelles de Bob datent du commencement d'août, il devait conduire un tramway au pays des valse. Je ne désespère pas de le voir arriver un de ces jours, mais je ne voudrais pas qu'il fasse d'imprudence. [...]

Ta maman a été minée par l'inquiétude à ton sujet d'abord et maintenant au surjet de Bob.

De la famille, pas encore des nouvelles de tous, mais je sais que Maman Alette a vu sa maison incendiée par les bôches, ils on exigé qu'elle assiste à ce spectacle et l'ont empêchée de prendre le moindre souvenir de son mari. Elle n'a plus rien et se trouve actuellement chez son beau-frère Le Ricque. Rien encore d'Oncle Gérard et de sa famille.

Régis avait envoyé son aîné à Idogne ou il a repris 10 K° ; il a vécu la délivrance de Paris dans des conditions assez difficiles et dès qu'il l'a pu, il est parti pour sa petite maison de Villiers en Seine-et-Oise. Je pense aller à Paris la semaine prochaine si les communications sont redevenues possibles.

Les Tugny sont séparés, les parents et le dernier je crois, à Vichy, les autres à Oeilly, mais sans nouvelles d'eux.

Tes Grands-mères ainsi que tante Ada vont bien.

Il doit y avoir à Alger, la femme de Rober GARNIER, tu sais probablement que ce dernier a été tué en Tunisie.

N'hésite pas à nous écrire souvent et si tu peux avoir une convalescence, fais l'impossible pour venir la passer à Chatel.

Ici le délire qu'aurait dû provoquer la fuite des Allemands est tempéré par une atmosphère un peu pénible due à des éléments qui ne tiennent pas à voir l'ordre régner trop vite ; ces éléments ont du reste, contre eux, l'unanimité de la

population saine. Nous espérons que tout rentrera bientôt dans l'ordre.

A bientôt donc de tes nouvelles Mon Cher Petit Guy, je t'embrasse de tout mon coeur.

Lieutenant Guy KEMLIN
Hôpital Maillot
- ALGER -

Annexe 7 : Citations

Citation à l'ordre du régiment : Ordre n° 32 du 08.07.1944 - A.D.8

"Jeune Officier observateur, a rempli sa mission avec ardeur et décision pendant les opérations du 17 au 20 juin 1944 sur l'île d'Elbe. A montré à plusieurs reprises les plus belles qualités d'allant, d'initiative et de courage en se portant en première ligne pour régler des tirs d'artillerie".

Citation a l'ordre de la division : Ordre n° 38 du 27.02.1945 - A.D.9

"Jeune Officier ardent et courageux, observateur avancé auprès du 1/9° Zouaves, a participé avec cette unité à la conquête d'Ecurcey le 14.II.1944, rempli sa mission avec le plus grand calme sous les feux violents de l'Infanterie et de l'Artillerie ennemies, arrivant sur les différents objectifs en même temps que les premiers éléments d'infanterie".

Citation à l'ordre du corps d'armée : ordre n° 121 du
07.06.1945 - A.D.9

"Jeune Officier remarquable par son allant et son audace. Officier de liaison auprès des R.I.C.M. et se trouvant à Sherzheim le 13.04.1945 a déclenché un tir à vue extrêmement efficace sur une section de 88 m/m Pak, interdisant le débouché des éléments de reconnaissance. Blessé à son observatoire par éclats d'obus, n'a voulu être évacué que sa mission terminée montrant à nouveau ses qualités de cran et de courage."

Décorations et Médailles

Chevalier de La Légion d'Honneur

Dt du 13.II - J.O du 18.II.1954

Médaille des Evadés

Dt du 06.06 - J.O. du 07.07.1946

Croix de Guerre 1939 - 1945

Table des matières

Chapitre 1	
Déclaration de guerre et Ecole polytechnique (1939-1942)	3
Chapitre 2	
De juin 1940 à l'invasion de la Russie	13
Le choix de la France Libre	13
L'embarquement	19
Au secret	26
Le régime de Vichy	30
Chapitre 3	
De Londres à Mostaganem	35
Premières impressions	35
Le général de Lattre	40
A Alger	55
Sur le terrain	60
Chapitre 4	
La campagne d'Italie	67
Débarquement à l'Ile d'Elbe	67
Retour en Corse et à Alger	75
Retour en France	80

Chapitre 5	
La campagne de libération de l'Alsace	87
Le colonel Fabien	87
Fin de campagne	92
La guerre est finie	101
Annexes	105
Lettre du colonel de La Rocque au général de Gaulle	105
Intervention sur la BBC	110
Arrivée de de Lattre en Grande Bretagne	113
Portrait de de Gaulle par Winston Churchill	115
Portrait de Darlan par Winston Churchill	116
Lettre de François Kemlin à son fils, Guy (27 septembre 1944)	118
Actions d'éclat et citations	120

